

Sciences
& Nature



Le paysage et son double



Vincent Furnelle



Presses Universitaires de Liège



Le paysage et son double

Le paysage et son double

VINCENT FURNELLE

PRESSES AGRONOMIQUES DE GEMBLoux & ULIÈGE LIBRARY
GEMBLoux



Le paysage et son double de Vincent Furnelle est sous une licence [Licence Creative Commons Attribution 4.0 International](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/), sauf indication contraire.

L'image de couverture est extraite de « Vue de Delft » (vers 1660-1661) de Johannes VERMEER (Mauritshuis, La Haye).

Cette œuvre est sous licence *Creative Commons*. Vous êtes libre de reproduire, de modifier, de distribuer et de communiquer cette création au public à la condition de citer le nom de l'auteur original de la manière indiquée par l'auteur de l'œuvre ou le titulaire des droits qui vous confère cette autorisation (mais pas d'une manière qui suggérerait qu'ils vous soutiennent ou approuvent votre utilisation de l'œuvre).

Le texte de la licence peut être consulté à l'adresse : <http://creativecommons.org/licenses/by/4.0/deed.fr>

Rien dans cette licence ne diminue ou ne restreint le droit moral de l'auteur.

Presses agronomiques de Gembloux, 2020 – ISBN : 978-2-87016-173-9

ULiège Library, 2020 – ISBN : 978-2-87019-001-2

Cette version a été mise en ligne sur e-publish.uliege.be le 1 décembre 2020

Ce livre a été créé avec Pressbooks (<https://pressbooks.com>) et converti par Prince.

Table des matières

	1
<u>Les lieux et leur imaginaire</u>	2
<u>La main de l'homme</u>	9
<u>1a. La place reconquise</u>	11
<u>1b. Le grand parking</u>	13
<u>2a. Campagne urbaine</u>	16
<u>2b. La cité au milieu des prés</u>	18
<u>3a. Partout, nulle part</u>	20
<u>3b. L'habitat groupé</u>	23
<u>4a. Le rond-point symbolique</u>	26
<u>4b. Le parterre ensauvagé</u>	29
<u>5a. Vue sur Meuse</u>	31
<u>5b. Le fond de l'impasse</u>	33
<u>6a. À l'orée, quelques maisons</u>	35
<u>6b. Un quartier minéral</u>	37
<u>L'oiseau-regard</u>	40
<u>7a. L'esplanade sans passé</u>	42
<u>7b. Le parc des coteaux</u>	44
<u>8a. Le cœur immuable du village</u>	46
<u>8b. « On the road »</u>	48
<u>9a. L'échangeur de l'absence</u>	50
<u>9b. La présence des lointains</u>	52
<u>10a. Le zoning des champs</u>	54
<u>10b. Le nouveau vieil îlot commercial</u>	56

<u>11a. L'envers de la zone commerciale</u>	59
<u>11b. Le retour du commerce de quartier</u>	62
<u>12a. La terrasse intérieure</u>	64
<u>12b. La terrasse improvisée</u>	66
<u>Le loup invisible</u>	69
<u>13a. Une haie vivante</u>	71
<u>13b. Une haie rempart</u>	74
<u>14a. Le pré dans le vallon</u>	76
<u>14b. Un gazon universel</u>	78
<u>15a. Le plateau nu</u>	81
<u>15b. Le champ enchanté</u>	84
<u>16a. Au bord de l'eau</u>	86
<u>16b. Les quais retrouvés</u>	89
<u>17a. Une valériane dans la fissure</u>	92
<u>17b. Pétunias et bégonias</u>	95
<u>18a. Le complexe hors sol</u>	97
<u>18b. Perpétuelle, la fontaine</u>	99
<u>Le bal des lucioles</u>	101
<u>Ré-imaginer les lieux</u>	103
<u>À propos</u>	109

À Gilles et à Colas

Comme une promesse

Les lieux et leur imaginaire

Les lieux me parlent. Comme à tous, même si certains ne les écoutent pas. Une langue qui n'en est pas une, à la fois familière et étrangère. Que j'entends, comprends peut-être, sans la connaître. Une langue d'avant les langues ? Une parole au-delà des mots ? Ou simplement une autre langue ?

Les lieux nous parlent. S'adressent-ils à nous ? J'ai plutôt le sentiment qu'ils nous ignorent. Mais nous les entendons. Sans rien dire, ils se disent. Comme une personne, qui, quand elle apparaît, se livre dans sa manière d'être. D'elle, un je-ne-sais-quoi se dégage. D'emblée nous le ressentons, au risque de nous méprendre. Cette éventuelle méprise laisse bien entendre qu'un quelque chose était à comprendre : une humeur, une atmosphère, un état d'esprit, voire une personnalité tout entière, qu'aussitôt nous devinons, sans jamais vraiment y accéder.

À leur façon les lieux sont des êtres. Leur mode d'expression est la façon dont ils s'offrent. Comme si chaque espace était évocateur. Son agencement, sa disposition, sa courbure sont révélateurs. De quoi donc ? De lui-même, de la façon dont il s'est formé, dont on l'a transformé, mais aussi de la façon dont je l'aborde, m'y engouffre et m'y faufile.

Les lieux, les paysages chuchotent à mon oreille qu'il faut passer par ici, regarder par là-bas, se laisser descendre sur cette pente, remonter sur cette autre, zigzaguer par ci par là ou courir en droite ligne, s'élever ou s'arrimer. Ils me disent comment les aborder, par où les accoster, m'y enfoncer et m'y arrêter, m'y installer. Ils me disent même comment les contempler. Les mouvements de mon corps et de mon imagination répondent à ceux du monde, comme mon esprit navigue sur la musique, comme mon regard vagabonde dans un tableau.

Mais il y a plus. Les lieux nous parlent parce qu'ils ont une aura, un halo insaisissable et pourtant si présent. Un double spirituel d'eux-mêmes qui fait corps avec eux, comme un sens accompagne la mélodie d'une phrase. Ce double se grave en nous, nous restera en mémoire. Nous le reconnâtrons en retrouvant ces lieux ou l'associerons à d'autres paysages que nous découvrirons. Cette

forme, cette silhouette se murmure au fond de nous, cherche à nous dire ce que jamais nos mots ne pourront traduire, mais que nous entendons pourtant si fort.

Les lieux nous parlent et cette parole tantôt me fascine tantôt me heurte, tantôt m'éblouit tantôt me répugne, souvent m'indiffère, quelquefois me caresse, parfois me blesse. Je les entends bien sûr à travers le prisme de ma sensibilité. Comment pourrait-il en être autrement ? Pourquoi devrait-il en être autrement ? Je les entends comme j'entends toute parole : par un jeu d'associations à des paroles antérieures et à des modes de pensée, qui définissent ma façon d'écouter, de regarder, de sentir, de vivre. Si les lieux parlent à chacun, c'est que simplement chacun les vit à sa manière.

Vivant autrement, d'autres éprouvent les lieux différemment. D'aucuns se complaisent dans des espaces que j'évite, n'iront jamais là où je m'attarde. Certains rêvent de vivre dans des endroits auxquels je ne trouve aucun charme et trouveront banals les recoins qui m'attirent. Les lieux parlent à tous, dans la langue de chacun. Un sens s'en dégage que chacun reçoit à sa manière, mais reçoit néanmoins. Les lieux en sont chargés. Ce sens, est-ce moi, est-ce nous qui le leur prêtons ? Pour une part, cela est manifeste, mais pour une part seulement. Chaque lieu a sa singularité, sa propre densité.

Le Nord n'est pas le Sud, la Flandre n'est pas la Wallonie, Namur n'est pas Liège, la rue Vinâve d'Île n'est pas la rue Souverain Pont... de but en blanc chacun le sent, le ressent et se trouve en plus ou moins grande affinité avec telle région, telle ville, tel quartier. Ce que les lieux nous disent répond à ce que nous sommes. Réciproquement ce que nous sommes ne tient-il pas aussi aux lieux qui sont les nôtres ? Ce qui vient d'eux, ce qui vient de nous s'enchevêtre et s'échange.

Notre perception colore les paysages, qui eux-mêmes la colorent. Cette intrication pourrait se dénouer par une démarche qui se voudrait objective, mais ce serait là perdre le nœud qui nous relie au monde. Ce serait ôter tout sens au lieu pour n'y voir qu'un site, un environnement, un espace neutre. Ce serait renoncer à laisser les lieux nous parler, pour ne faire que les étudier. Les lieux ne parlent qu'à travers leur « double spirituel » : un univers imaginaire qui émane d'eux et suppose que nous y soyons réceptifs. Leur imaginaire ne parle qu'à notre imaginaire.

Bien des fables racontent que la forêt, la mer ou la montagne ne parlent qu'aux

enfants et sont inaudibles aux adultes. Elles tiennent une part de vérité. Le monde de l'enfance ne s'est pas dissocié de l'imagination et est en cela perméable à l'imagination du monde. Par le biais de notre sensibilité, de notre imagination et projective et réceptive, nous sommes encore tous des enfants, à l'écoute de la parole des lieux.

Les lieux nous parlent parce qu'ils définissent une manière de vivre et correspondent simultanément à une mentalité. Quoi de plus patent ? En entrant chez quelqu'un, nous entrons dans son monde ; en visitant une ville, nous nous imprégnons d'un certain art de vivre ; en franchissant la porte d'une boutique, nous découvrons un état d'esprit. Avant même de parler à l'habitant, aux citadins, aux commerçants, avant même de les rencontrer, nous découvrons quelque chose d'eux-mêmes dont ils ont imprégné les lieux.

Le phénomène est à la fois simple et complexe. De façon intuitive, nous l'éprouvons de but en blanc, mais ne cherchons que rarement à l'analyser, si tant est que nous en ayons les clefs. Couleurs, luminosités, odeurs, sonorités, types de matériaux, ampleur, ouvertures, agencement des objets, organisation de l'espace, présence du végétal ou d'animaux, nature de l'air, chaleur, ordonnancement, ordre ou désordre, propreté ou saleté... La liste semble inépuisable. Autant d'éléments que nous ressentons d'entrée de jeu, en accordant, pour les uns, plus d'importance à ceci, pour les autres, à cela. Autant d'éléments qui donnent « sa teinte » au lieu. Autant d'éléments qui surtout ne s'additionnent pas les uns aux autres mais s'assemblent pour faire de chaque lieu un tout unique : ce lieu-ci, lié à son propre imaginaire.

La complexité du phénomène n'est pas que dans la diversité des éléments à l'œuvre. Elle réside tout autant dans ce qui l'a engendré. L'imaginaire d'un lieu serait la marque que les humains y ont déposée. Cette formule soulève déjà bien des questions. Comment ce dépôt se fait-il ? Volontairement ou involontairement ? Consciemment ou inconsciemment ? Délibérément ou par nécessité ? En combien d'actions étalées sur quel temps ? Force est de reconnaître que la réponse ne peut être univoque. Une multitude d'êtres en interaction contribuent de manière multiple à générer un lieu et simultanément à le colorer d'une certaine atmosphère.

Parallèle à l'évolution effective d'un lieu, se développe son imaginaire. Il en est comme la mémoire vivante, mémoire de ceux qui y ont vécu, qui l'ont

métamorphosé pour y vivre. Mémoire dont, le plus souvent, nous n'avons pas conscience, que nous éprouvons néanmoins, en vivant dans des espaces que d'autres ont mis en forme. En flânant dans le jardin d'un autre, comment ne pas se sentir un peu dans sa tête ? Comment visiter un pays étranger sans un peu ressentir la mentalité de ses habitants ? Ils l'ont déposée un peu partout. Passé toujours présent où se dessinent des comportements passés, présents et à venir. L'instant furtif où nous humons l'ambiance particulière d'un lieu révèle une temporalité multiple.

Non moins complexe est la façon dont nous accueillons cet imaginaire. Aussi spontané soit-il, le phénomène est énigmatique. Le jugement de valeur en est un exemple flagrant. Nous apprécions cet endroit-ci, détestons celui-là, précisément parce que l'imaginaire de l'un correspond au nôtre et celui de l'autre en est aux antipodes. Nous percevons les lieux à travers notre éducation, notre milieu, toute notre culture et, de façon obscure, les structures profondes de notre identité. Notre disponibilité reste toutefois une question incontournable. L'altérité est au cœur de notre réceptivité : confrontés à un univers différent du nôtre, nous l'éprouvons de l'intérieur. En entrant dans un lieu, nous entrons simultanément dans son état d'esprit, à moins que ce soit lui qui nous pénètre. Sans être identiques, les deux – le lieu et son état d'esprit – ne font qu'un, leur distinction est inapparente. Dans notre vécu, l'imaginaire du lieu se mêle à sa réalité.

Cet imaginaire, enfin, n'est-il qu'humain ? Si l'on comprend aisément qu'il est fruit d'actions humaines, il faut aussi admettre que d'autres acteurs y contribuent. Nous éprouvons tout autant l'atmosphère de lieux sauvages. Une steppe désertique, une colonie d'oiseaux marins sur une falaise, une forêt primaire, les sommets dénudés d'une montagne ont eux aussi leur ambiance. L'habité a ses imaginaires, le sauvage a les siens et nous pouvons aisément envisager la multitude des entre-deux. La nature a-t-elle ses propres états d'esprit ? Hypothèse téméraire. Le sauvage a été perçu très différemment dans les sociétés traditionnelles ou dans les sociétés occidentales, dans l'Antiquité ou au Moyen-Âge, aux temps modernes ou à l'époque romantique, aux différentes périodes du XX^e siècle ou en ce début de XXI^e siècle. L'imaginaire du sauvage serait donc culturel, à cela près qu'il hante toutes les cultures. Une vapeur de sacré se dégage des espaces résolument naturels que chaque société traduit dans ses propres catégories. Un sens du sauvage, dans son irréductibilité à l'humain, résonne en

ce qui nous échappe, nous dépasse, nous menace ou nous enracine, et joue sur notre imagination¹.

Qu'il soit sauvage, qu'il soit marqué par la main de l'homme ou qu'il soit totalement aménagé, quelque paysage que ce soit est parlant. C'est l'espace lui-même qui parle. Les lieux nous parlent parce qu'ils donnent forme à notre vie. Cette mise en forme de l'espace est l'imaginaire, le nôtre comme celui des lieux, dans un seul et même geste.

Dans cet océan de complexité, un îlot émerge : lieu et manière de vivre se répondent. Tous deux sont indissociables. La vie épouse les lieux. Nos lieux de vie en disent long de nous-mêmes. Nous pourrions, dès lors, imaginer une « psychologie » des lieux, cherchant à comprendre la personnalité de chacun d'eux, ou, en évitant un excès d'anthropomorphisme, imaginer une « axiologie » des lieux, étudiant les valeurs, les manières d'être qui s'y expriment. Projet démesuré sans doute, dont chacun néanmoins détient quelques lambeaux.

Comment s'y engager sinon en assumant sa subjectivité ? Certains lieux me fascinent et j'y suis comme un poisson dans l'eau, d'autres m'affligent et je m'y sens étranger. Il est toutefois frappant que je puisse me sentir étranger aux lieux mêmes que je fréquente. Comment, dans mon époque, dans ma société, puis-je me sentir étranger à cette époque, à cette société ? Ce sentiment, ne sommes-nous pas nombreux à le partager ? Vient-il de nous ? Vient-il de ces lieux eux-mêmes ? Les deux nécessairement. Ces lieux me parlent ma propre langue, que je comprends, que je ne comprends que trop, mais qui m'est étrangère. Notre société n'a-t-elle pas le secret de produire des espaces dont certains usagers sont eux-mêmes désappropriés, comme si leur propre monde n'était plus le leur ?

À rebours, d'autres espaces d'aujourd'hui me semblent ouvrir une porte, esquisser un monde où je pourrais rêver de vivre, un monde dont je ne puis m'empêcher de penser qu'il peut être précurseur. Sans verser dans le passéisme et le fantasme régressif de retrouver un paradis perdu, mythique, où chacun faisait corps avec son chez soi, dans les frontières de son quartier, de sa région, de sa nation, je vois dans l'aujourd'hui différents modèles possibles. Notre époque mondialisée n'est pas univoque. Il n'y a pas une mais des mondialisations. Elles se traduisent dans notre monde par des lieux très différents, qui ont la particularité de se retrouver parfois côte à côte, parfois aussi de s'emmêler. Chercher à

comprendre l'imaginaire de chacun de ces lieux, ne serait-ce pas aussi éclaircir les possibilités d'avenir qui s'y esquissent ? En s'efforçant de lire les lieux que notre société engendre, cet essai ne peut qu'interroger son devenir, ses devenirs multiples et contradictoires.

Quels lieux fallait-il analyser ? Lesquels sont symptomatiques de nos imaginaires contemporains ? Il serait possible de partir aux quatre coins du monde pour y découvrir les paysages les plus spectaculaires et aussi les plus terrifiants, les plus courus et les plus fuis. Aller à la découverte de Dubaï, de Sidney ou de Bilbao, du parc national du Yellowstone ou des hauts plateaux du Népal... Aller à la découverte de Fukushima, des ruines d'Alep ou du camp de Moria, de la banquise de l'Antarctique ou du barrage des Trois Gorges... Tous ces lieux sont chargés d'un imaginaire, témoignent de notre époque. Le voyage serait saisissant et contrasté. J'ai fait le choix inverse : regarder les paysages de mon quotidien. Ces lieux aussi me parlent. Plus « banals », ils ne sont pas moins symptomatiques. Ils révèlent des tendances récurrentes, des propositions conjointes. En eux s'entend aussi l'esprit, ou les esprits, du temps.

Notes

1. Les œuvres d'Alain CORBIN, celles de Philippe DESCOLA et de David ABRAM sont, entre autres, des portes grandes ouvertes pour interroger cet imaginaire de la nature.

La main de l'homme

« Nul ne peut exister sans laisser de traces. »

Baptiste Morizot

« Ville », « campagne », « nature » ... La banalité de ces mots me donne la conviction qu'ils correspondent à une réalité, qu'il y a des zones urbaines, des régions agricoles, des espaces naturels. Les choses sont claires, distinctes. Ma géographie mentale est faite de découpages. Je constate bien sûr qu'il y a des intermédiaires et des chevauchements : les banlieues vertes, les campagnes urbanisées, la nature en ville. La confusion gagne du terrain. En témoigne l'apparition de nouveaux mots : rurbanisation, tiers paysage... Ils sonnent de façon un peu barbare, mêlent les cartes de mes représentations, font état d'un brouillage. Bref, ils me dérangent. Je reste solidaire de mes bons vieux découpages.

Il me suffit pourtant d'ouvrir les yeux pour réaliser qu'ils sont fuyants. Où commence la ville ? Où finit la campagne ? Quelles sont les limites de la nature ?

Aujourd'hui, je change de mots, de découpage et de regard : partout je chercherai la main de l'homme. Sur son passage, il a domestiqué les lieux. Se déplacer, se loger, cultiver, produire, se rassembler, se divertir, éduquer ses enfants... laissent des marques. Les paysages portent la trace de l'histoire.

« En ville », impossible de m'y tromper : tout est sculpté. Dans les rues de Liège, je marche sur des couches de civilisations, même la Meuse y a été apprivoisée et les coteaux de la Citadelle mis en cage. Dans les plateaux voisins, je retrouve la main de l'homme qui a lissé, peigné, enclavé, géométrisé la « campagne ». J'en viens à chercher du « naturel ». Les forêts ardennaises ? Sillonnées, exploitées, entretenues. Le sommet des Fagnes ? La griffe des hommes y est flagrante. La quête de paysages indomptés semble bien improbable. Deçà-delà, il en reste des lambeaux, dans les recoins inaccessibles au cœur de lieux inabordables.

Partout ailleurs, il me reste à contempler l'étreinte de l'homme et des éléments. Empreinte parfois respectueuse, parfois brutale. Parfois discrète, parfois patente. Parfois rusée, parfois barbare. Tantôt éphémère, tantôt obstinée. Souvent réversible, trop de fois irrévocable.

Des blessures me reviennent en mémoire : la rigidité des immeubles le long des côtes espagnoles, la violence du béton sur les collines d'Agriente, le bouchon d'une tour de refroidissement dans le lit du Rhône, les escadrilles d'éoliennes en Andalousie, le quadrillage uniforme des grands plateaux agricoles...

D'autres souvenirs sont des caresses : dans les Baronnies, le village de Montbrun uni à la paroi et l'escalier indécis de vieilles oliveraies, les collines de Ségeste convergeant vers le temple antique, les veines de saules têtards dans le corps des polders flamands, le rythme complexe d'un autre ensemble d'éoliennes sur le plateau de Langres...

La nature a ses façons de dessiner, l'homme les siennes. J'identifie, nous identifions facilement le geste des hommes : blocs, masses, nœuds, traits, voies, axes, plages, plans, creux, buttes, paliers... autant de traces humaines posées dans les formes de la nature. Les deux créateurs en certains lieux collaborent, en d'autres s'ignorent ou rivalisent. Où que ce soit, nos yeux peuvent démêler le travail de l'un, le travail de l'autre, et retrouver ensuite leur enchevêtrement.

Mémoire d'une guerre ou d'une complicité, les paysages unissent la main de l'homme aux forces de la terre. « Nature », « ville » ou « campagne » sont toujours un mariage. Bien entendu, nous espérons tous un mariage heureux.

1a. La place reconquise

Bien des places sont devenues de grands parkings, repoussant les piétons sur leurs rebords, réduisant leur espace à cet usage unique. La place, lieu d'échanges et de rencontres, d'événements et de manifestations, a perdu tous ces rôles. De lieu, elle est devenue « non-lieu », à l'exception des occasions où elle est libérée pour un marché hebdomadaire ou annuel. Les grands-places historiques, symboles de leur cité, ont pu résister aux voitures. Les placettes, par contre, ont presque toutes été colonisées.

Depuis quelques années cependant, la tendance s'inverse. Le tout à la voiture perd du terrain. Signe des temps ?

La petite place où je m'attarde en est une figure. En plein centre-ville, derrière l'opéra, bordée d'un cinéma, d'un centre culturel et d'immeubles d'habitation. Une brasserie, une librairie et un salon de coiffure occupent les rez-de-chaussée. Le lieu suscite les va-et-vient, facilités par la disparition des voitures. Depuis peu, le centre de place, qui était encore récemment un parking, a retrouvé sa vacuité. Des pavés, quelques grands tilleuls et deux bancs.

Le lieu est à la fois une enclave, entourée de quelques grandes maisons, de quelques petits immeubles, et la croisée de trois rues, d'où surgissent les piétons, les cyclistes et les voitures. On y passe ; parfois on s'y attarde.

Assis dans « le belvédère » – la terrasse du café –, je contemple « tous ces mouvements de ceux qui partent et ceux qui reviennent »¹. Deux ados africains, de retour de l'école, s'arrêtent un instant sur un banc, y déposent leur sac, entreprennent une conversation. Deux jeunes femmes, en grande discussion, se dirigent nonchalamment vers le cinéma. Une vieille dame nourrit les pigeons qui plongent du haut des toits. Une coiffeuse se précipite hors du salon pour embrasser une copine. Tout ce petit monde, à la fois actif et paisible, donne vie à la place. Une vie proche de l'intemporel, d'aujourd'hui ou d'hier, qui aurait pu être photographiée par Doisneau ou peinte par Brueghel, si ce n'était le design des voitures, le look des vitrines et les tendances vestimentaires.

À sa façon, la place n'a pas changé. Ou plutôt, en évoluant, elle a retrouvé

ses racines. Le parvis, libéré des voitures, ressuscite un rythme d'autrefois, de toujours.

Rendre aux piétons les emplacements dévolus aux voitures. Un geste simple mais décisif. Discutable. Il va falloir trouver d'autres lieux de stationnement. Générateur d'un autre mode de vie. Hormis les voitures, qui se serait arrêté sur un parking ? Sans elles, revoici la possibilité de flâner, au sortir de chez soi, du cinéma ou de l'école, sous les tilleuls, devant la librairie, à la terrasse de la brasserie ou sur les bancs.

En expulsant les véhicules, la place a retrouvé un autre temps, celui que l'on prend, voire celui que l'on perd... pour y gagner une autre qualité de vie. Sans nul doute, nous y rencontrerons encore des gens pressés, mais d'autres – les mêmes, à d'autres moments – y vivront plus posément. Est-ce vraiment une nouveauté ? Peut-être bien que oui. L'avenir se nourrit parfois du passé.

L'esprit de la placette est son temps. Celui des enfants qui jouent et des adolescents qui rêvent, celui des jeunes femmes qui papotent, de la femme plus âgée qui nourrit les pigeons et des indolents qui observent le monde à la terrasse d'un café.

Cet esprit, les voitures l'avaient chassé. Sans elles, le revoici. Il n'avait fait que s'endormir. Il a suffi de l'éveiller.

Notes

1. BAUDELAIRE, Charles, « Le Port », dans *Petits Poèmes en Prose*, Œuvres complètes, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1975, pp. 344-345.

1b. Le grand parking

Je quitte l'autoroute, tourne sur moi-même et, face à la cloison jaune et bleue, m'avance dans ce grand vide où les voitures s'alignent, cherche un petit vide pour y glisser la mienne. I, J ou K suffisamment proches de la sortie du magasin : il faudra retenir la lettre de l'allée dans cette uniformité bien lissée. Je sors de ma voiture et tout conduit mon regard vers l'entrée du magasin. Le lieu est rudimentaire et sa pratique élémentaire. Pourquoi s'y attarderait-on ? Tout est fait pour qu'on ne s'y attarde pas.

Atypique, je m'offre le luxe d'une analyse. Comment s'agence cet élémentaire ? L'espace est grand ouvert : sans véhicule, il serait nu. Les emplacements sont faits pour être vides, n'offrir aucun attrait qui pourrait susciter l'intérêt. Une surface bétonnée sans arbre ni buisson, sans l'ombre d'une ombre ou d'une aspérité. Seules des marques au sol et quelques blocs structurent l'espace, impérativement orienté vers le magasin. En somme, la pauvreté du lieu fait son efficacité.

Les lointains ? Qui prendrait le soin d'y prêter attention ? Le site est un grand plateau, aucun point de vue n'est significatif, le regard reste à l'horizontale et n'a aucune raison de voyager. À mi-distance, le bruit de l'autoroute, pourtant bien présent, passe inaperçu. Les seuls éléments qui pourraient attirer le regard sont les couleurs bariolées des commerces à l'autre extrême du zoning. Ils semblent toutefois bien lointains, inaccessibles à pied. Entre eux et moi, les axes de circulations paraissent infranchissables. Comme si le vide de ce parking le repliait sur lui-même. Comme si ce magasin était un îlot en mer. En regardant à l'horizon, j'aperçois bien au loin des rangées d'arbres, quelques bosquets et le quartier avoisinant. Le vide m'en sépare, bien mieux que ne ferait un mur. Il opère une distance absolue entre moi et ces là-bas.

Rien ne me protège du vent, de la pluie, de la chaleur ou du froid. Ma voiture ou le magasin sont les uniques refuges. Quant aux matières ? La texture lisse mais inhospitalière du béton, le métallique des voitures, celui des murs du magasin et le verre des sas d'entrée et de sortie. Rien de doux, rien de souple et surtout rien de vivant, hormis les autres clients – qu'il est difficile de ne pas réduire à leur rôle de client. Le sol ? Même si je marche sur lui, il est comme absent : aucune trace de terre, qui ferait sale, presque aucun relief, rien qu'une très légère inclinaison

du parking dont tous les replis et les variations ont été aplanis. Manifeste, mais passant bien sûr inaperçue, est surtout l'absence d'épaisseur et de profondeur de ce « sol ». Je marche sur une surface dont il m'est impossible d'éprouver ou même d'imaginer la terre sous elle. Suis-je encore sur terre ? Ou bien plutôt hors sol ? Ou en apesanteur ?

Les couleurs ? Il y a bien sûr ce bleu et ce jaune éclatants, d'autant plus éclatants qu'ils sont complémentaires, et d'autant plus frappants que le bleu est un grand monochrome. Et puis rien d'autre... ou plutôt tout le reste est écrasé par ces deux couleurs. Il y a bien le bigarré des voitures, les variations grises du béton, les marques colorées au sol, au loin les verts de la végétation, les beiges et les bruns des quartiers voisins, mais tout cela est effacé par la grande muraille bicolore. Elle seule apparaît, renvoyant tout son contexte aux limbes de l'inapparent.

Les objets, les éléments ? Très peu de choses, dispersées au loin les unes des autres. Quelques blocs de béton au bord des allées, des réverbères trop frêles pour opposer leur verticalité à l'horizontalité du lieu, quelques chariots métalliques. Aucun siège, aucun muret où l'on pourrait s'asseoir, pas un parterre de fleurs, ni même un petit bout de pelouse. Rien n'invite à s'attarder, à se poser. Il faut entrer ou bien reprendre la voiture.

Quel est l'esprit de ce parking ? Poser la question est déjà ironique ! Tous les parkings sont équivalents ; celui-ci est emblématique. Un espace nu, démesuré et désertique, où tout s'écoule vers le commerce. Un grand accès automobile à la consommation. Que pourrions-nous faire d'autre ici que de rêver d'acheter ? Sitôt sortis de la voiture, nous avons déjà la tête dans le magasin. Rien ne nous accroche ici, notre esprit est déjà ailleurs. Sans aucun doute, ce commerce-ci, cette chaîne commerciale-ci a sa spécificité, comme toutes les chaînes commerciales... La preuve en est que chacun en parle au singulier, en l'appelant par son nom propre, comme si chaque magasin était la chaîne entière. Enlevons ce magasin, il ne subsiste qu'une grande plaque vide, un espace monofonctionnel, dont on a exclu toute autre particularité et toute autre possibilité. Rien qu'un parking.

Que reste-t-il ici de la sociologie, de l'esthétique, de la culture, de la psychologie elle-même ? Rien ou peu de choses. Sociologiquement, il faut avoir une voiture, ce qui n'est pas tout à fait négligeable. Culturellement, il faut avoir l'idée de venir ici. Manifestement, les appels sont bien orchestrés, mais ne remontent pas

bien loin dans l'histoire. Il s'agit de vivre à l'heure d'aujourd'hui. Esthétiquement, nous sommes face à ce que toutes les cultures ont refusé jusqu'au XX^e siècle : réduire un objet, en l'occurrence un espace, à sa stricte fonctionnalité¹. Une esthétique de l'absence d'esthétique – d'autant plus paradoxale que la chaîne a fait du design sa marque de fabrique. Pour ce qui est de la psychologie, comment chacun pourrait-il faire sien ce lieu, se l'approprier ? Que pourrions-nous y faire d'autre que d'être un usager semblable à tous les autres usagers ? Des pratiques transgressives sont peut-être possibles, mais elles requièrent d'être très imaginatif et très transgressif.

L'esprit d'un lieu vide est le vide. Nous ne pouvons y avoir que la tête vide. Expérience mystique en certaines circonstances. Mais ici – personne ne s'y trompe –, le vide est aussitôt rempli par un imaginaire consumériste.

Notes

1. LEROI-GOURHAN, André, *Le geste et la parole*, Tome II, Albin Michel, 1964, p. 128.

2a. Campagne urbaine

Où finit la ville ? Où commence la campagne ? La frontière entre les deux est parfois nette, souvent indécise. Depuis quelques décennies, les entrées de ville ont connu une expansion tant du commerce que de l'habitat. Les périphéries se ramifient et accélèrent la « rurbanisation ». La ville grignote sur la campagne. Étonnamment, mais le phénomène est plus récent, la tendance inverse fait aussi son chemin : des poches de campagne surgissent en ville.

À deux pas du centre, à flanc de coteau, je me retrouve au bord d'une prairie à moutons. Les herbes y poussent en grandes touffes, entre lesquelles les brebis se fauillent. Quelques pommiers font le guet. Des aubépines, des charmes, des sureaux, des noisetiers, habités par les fauvelles et les rouge-gorges, entourent les lieux. Un chemin m'y conduit, bordé d'ombelles, de chardons, de lamiers, de renoncules... En contre-bas, la ville se répand le long du fleuve : un flot de toits, de clochers, de grands immeubles et d'axes routiers. Les bruits montent.

Contraste frappant entre la souplesse du végétal – variations de verts, de pailles, de fauves... où pétillent le blanc des fleurs et les reflets... – et la fermeté du minéral, où dominent les ocres et les gris. Deux univers se joutent. Unis dans le même paysage, ils semblent étrangers l'un à l'autre. Au bruissement des feuilles s'oppose le brouhaha de la ville. Au flegme des moutons répond l'activité urbaine. Sous les effluves d'aubépine, je sens encore les gaz d'échappement. L'opposition en est presque caricaturale.

La singularité du lieu tient pourtant à la rencontre de ces deux mondes. La ville d'un côté, grouillante et foisonnante ; une prairie de l'autre, paisible, voire assoupie. Ici, les deux se croisent. La campagne en ville : dialectique improbable, contrepoint inattendu.

Quel est l'esprit de ce coin de campagne à l'orée de la ville ? Tout ici tient dans le contraste, dans un côtoiement improbable, aujourd'hui en expansion. Une campagne urbaine¹, est-ce encore vraiment la campagne ? Cet aspect bucolique, stéréotypé, a d'ailleurs disparu des grandes zones agricoles. En Belgique, les prairies à moutons se font rares, de même que les haies sauvages et les talus envahis d'herbes folles. Une campagne pour citadins ? Un jouet pour bobos ? Un

coin de verdure plus qu'une authentique ruralité. On imagine d'ici le sourire des agriculteurs.

Plutôt que de le rapporter au monde agricole, peut-être faut-il étudier le phénomène en lui-même. Ce bout de prairie est évidemment une réalité péri-urbaine, associée à une certaine sociologie citadine. Ce site a les parfums d'un certain imaginaire – un retour à la nature, une attention à la biodiversité, un attrait pour la part du sauvage. Générer ce genre de lieu peut sembler nostalgique : une tentative illusoire de retrouver, à la porte de la ville, une campagne antérieure à l'industrialisation. À moins que le geste ne soit progressiste, une volonté de ré-enraciner nos sociétés dans leur sol naturel ? Et si les deux logiques se croisaient ? Le progrès ne se nourrit-il pas de retours ? Le futur ne se cherche-t-il pas aussi dans le passé ? Les temps ici s'entrelacent.

Deux temps, qui, le plus souvent, se tournent le dos, en ce lieu s'enchevêtrent. Un rythme relâché et un autre nerveux. À l'avant-plan : des moutons, lymphatiques, de petits fruitiers, voués au cycle des saisons, des herbes, ondulantes. Une atmosphère cyclique, propice à la promenade, à la rêverie ou à la méditation. À l'arrière-plan : la circulation frénétique, le quotidien affairé, le commerce en effervescence. Une ambiance de travail, d'activité et d'interconnexions. Le site, dans sa singularité, est les deux à la fois : le calme se découvre sur fond d'agitation et, réciproquement, la fébrilité débouche sur la quiétude. Le tout de ce paysage compose une sonate où les mouvements, tantôt fougueux tantôt apaisés, non seulement se succèdent et se font écho, mais surtout passent l'un dans l'autre, sans pour autant fusionner.

L'opposition ville-campagne est un élément qui structure notre perception des territoires et plus profondément encore nos mentalités. On se sent citadin ou campagnard. Cette opposition est-elle encore aujourd'hui pertinente ? Par-ci par-là s'esquisse leur alliance.

Notes

1. DONADIEU, Pierre, *Campagnes urbaines*, Actes Sud, 1998.

2b. La cité au milieu des prés

Les blessures sociales sont toujours purulentes et les logements sociaux, bien souvent de piètres pansements.

À deux-trois kilomètres du bourg, en bordure du plateau agricole, me voici dans cette petite cité. Quelques dizaines de pavillons – trois ou quatre façades avec jardin – forment un lotissement. Derrière eux, trois immeubles, d'une dizaine d'étages, surgissent inopinément. Jaillissant de nulle part, que font-ils là ? On ne peut les manquer. Ils crèvent les yeux. On les voit à des kilomètres. Deux grands parallélépipèdes grisâtres tranchant sur l'horizon, d'une rigidité sépulcrale dans ce contexte rural. Non seulement leur silhouette est incongrue, mais le grain de leur béton, froid et uniforme, heurte mon regard, qui s'écrase sur lui. À distance, des couleurs censées égayer les murs s'avèrent illusoires et virent au gris. Comble de disgrâce, de grandes antennes paraboliques chapeautent ces blocs, elles aussi visibles de loin.

Non contents d'avoir planté ces deux immeubles dans la campagne, les urbanistes ont eu l'idée de répandre du macadam tout autour : des parkings, une esplanade, un terrain de sport... Bien entendu, il reste quelques trous d'où les plantations, courageusement, s'efforcent d'émerger bon gré mal gré. Accoler du béton à du béton, quelle intuition ! Ainsi les riverains ne saliront pas leurs chaussures en allant de leur voiture à chez eux. Surtout auront-ils le sentiment de vivre dans une grande cité plutôt que dans ce « trou » campagnard.

En m'approchant, je ne peux que constater que tout est à l'avenant, parfaitement prévisible : des châssis en mauvais aluminium qui vieillissent mal, des portes rudimentaires et malmenées, des halls aseptisés mais néanmoins crasseux, des rangées de boîtes aux lettres, dont les portes sont arrachées...

On aura beau dire que ce sont là des propositions révolues, qu'aujourd'hui on ne ferait plus cela, que les techniques de construction ont évolué, de même que les modèles d'urbanisme, et que, bien sûr, on changerait tout si on en avait les moyens financiers... le fait est que ce lieu continue à exister et à être occupé. Même s'ils sont entretenus – de façon superficielle –, les immeubles et leurs abords se dégradent et sont habités tels quels. La pauvreté doit accepter

de se loger dans un passé déglingué. Et de cette déglingue, on lui signifiera évidemment qu'elle est responsable.

L'esprit de ce lieu est fait de violence, d'une violence sociale conjointe à la violence faite au lieu lui-même. La cité au milieu des prés est une absurdité. Comme si nous pouvions déposer n'importe quoi n'importe où. Un quartier sans passé, surgi de rien, indifférent au contexte où il a été bâti, peut-il vieillir autrement que mal ? Étrangère à son paysage, cette cité respire l'exclusion dans sa conception même : une poche urbaine abandonnée dans les champs.

Comment peut-on vivre ici, sinon avec le sentiment d'être mis à l'écart ? Sans doute, certains ont tenté de s'approprier les lieux et de faire de cet ici leur chez soi, en mettant des fleurs aux fenêtres, en choisissant des tentures colorées... Force est de reconnaître que beaucoup d'entre eux laissent tout aller, que les parties communes sont négligées, parfois même vandalisées. Héritiers d'une mise à l'écart et qui plus est d'un cadre de vie dégradé, comment pourraient-ils se comporter autrement qu'en exclus et ne pas faire subir à leurs lieux de vie la violence qu'ils y subissent ? « La destructivité est la créativité du pauvre. »¹

René Char avait beau dire que « notre héritage n'est précédé d'aucun testament »², nous vivons tous dans l'héritage de lieux qui orientent nos modes de vie. Et bien plus encore, ceux qui n'ont ni les moyens financiers ni les ressources culturelles pour construire, pour rénover ou pour partir. En l'absence même de testament, cet héritage est un destin.

Notes

1. JEAMMET, Philippe, *Paradoxes et dépendance à l'adolescence*, Fabert, 2009, p. 33.
2. CHAR, René, *Feuillets d'Hypnos*, Gallimard, 1962, p. 102.

3a. Partout, nulle part

« Votre bonheur mérite tout notre engagement. »¹ Le cynisme sempiternel de ces promoteurs immobiliers m'effraie. Laissez-nous gérer notre bonheur nous-mêmes ! Cessez de polluer les esprits et de défigurer les paysages avec ces caricatures de maison, ces stéréotypes à tout jamais dépourvus de fantaisie, tout comme de caractère ! Le seul bonheur que vous nous proposez est « clef en mains », insignifiant.

Une rue à la campagne. Ici ou ailleurs, cela se ressemble. Je suis un peu partout, un peu nulle part. Une belle rangée de maisons sur la ligne de crête. Une succession de grands dés en file indienne. Des briques bien nettes, des toits en pente, bien entendu. Un beau garage. Un petit chemin dallé jusqu'à la porte. Une baie vitrée, tournée vers le jardin. Personne n'a oublié de compléter la série : la haie bien taillée, la pelouse bien verte, les jeux d'enfants bien vifs, sans oublier le barbecue rutilant. Chacun a veillé à mettre sa touche personnelle : une grille en fer forgé, une boîte aux lettres à la silhouette aérienne, un buisson de rhododendrons... Le bonheur est atteint ! Maintenant, il va falloir le rembourser.

L'implantation, comme toujours, est rocambolesque – un trait droit au milieu des champs. L'avenir nous réserve sûrement des parallèles, qui constitueront alors un lotissement complet. Pour l'heure, on rejoint une ferme au bout de la rue et le village est plus loin, à l'écart. Qu'à cela ne tienne, personne ici ne fréquente le village. Si l'on fait abstraction des axes routiers voisins, tournés vers les villes et les centres commerciaux, la rue, isolée au cœur de la campagne, a je-ne-sais-quoi de surréaliste. Pourquoi ici plutôt qu'ailleurs ?

Trouver une surface bien plane, suffisamment vaste, y tracer une ou plusieurs lignes droites et la subdiviser en parcelles... La tâche est aisée, efficace et surtout rentable. Elle est irrespectueuse des paysages, bafoue leur spécificité, leur identité. Comme si la terre était une surface indifférente où nous pourrions, en fonction des « disponibilités », y implanter ce que bon nous semble où bon nous semble.

Cet ensemble de maisons, ce chapelet de blocs rigides, est étranger au lieu. Un coup de couteau en travers du plateau agricole. Ces constructions sont tombées

là, déposées sur le sol. On aurait pu tout aussi bien mettre ces maisons ailleurs. La preuve en est qu'on voit les mêmes partout. Choisissez une maison sur catalogue, achetez ensuite un terrain et faites construire – déposer – votre maison à cet endroit. La démarche semble tellement évidente qu'il paraît saugrenu de l'interroger. Et pourtant, la formule « sur un terrain » dit tout ; la préposition en particulier. Aurions-nous oublié que nous n'habitons pas sur un terrain mais en un lieu ? Si nous choisissons nos lieux de vie, ces lieux, eux, nous accueillent. « On ne rentre pas dans un lieu en conquérant mais en invité. »² rapportait l'auteur du « Jardin perdu ». Ne nous y trompons pas, les conquérants ne sont pas les habitants de tels quartiers, mais les entrepreneurs-empereurs qui orchestrent leur production en série.

Cette violence faite au paysage est tellement ordinaire qu'elle n'offusque pas grand monde. Que du contraire, ces lotissements en séduisent beaucoup. Se construire une maison quatre façades à la campagne, avec jardin et vue, voilà le rêve d'une vie, le signe de sa réussite. Quelle extravagance que de dénigrer ce rêve bien légitime !

Comment faire bouger l'imaginaire de l'habitat ? Comment jeter un trouble dans l'esprit de ceux qui convoitent de faire construire une telle maison ? Comment leur glisser à l'oreille que les rêves qu'on leur vend sont des leurres ? Quelle puissance, économique et politique, que d'arriver, par une servitude acceptée et docile, à plier une large part de la population aux mêmes rêves bien formatés !

Nos fantasmes valent bien mieux que cet imaginaire de pacotille. Ils sont plus sauvages, plus insaisissables, plus profonds. Ils méritent une autre culture. De même, les mouvements naturels du lieu esquissent d'autres formes que cet alignement rigide de dés. Les gestes propres d'un paysage, ses forces internes, sa silhouette singulière, son sol spécifique, ses particularités locales... demandent qu'on les écoute, les respecte et les entende.

Le bonheur, toujours singulier, n'est-il pas toujours lié à un lieu singulier ?

Notes

1. Slogan publicitaire d'une entreprise de construction ayant pignon sur rue en Wallonie.

2. DE PRÉCY, Jorn, *Le jardin perdu*, Actes Sud, 2011, p. 32 (Cet essai est un faux – l'auteur et le lieu n'ont jamais existé. Le soi-disant éditeur, Marco MARTELLA, s'avère en être l'auteur.)

3b. L'habitat groupé

Depuis des années, la ferme était à l'abandon. Dépassée par l'agriculture contemporaine. Démesurée pour une résidence unifamiliale. Le toit s'était écroulé. Les murs tombaient en ruine. Les orties et les sureaux gagnaient du terrain. Seuls les rouge-queues y habitaient encore. Chaque fois que j'y passais, je la regardais avec une certaine nostalgie, comme le témoignage d'un passé révolu.

Le bâtiment avait pourtant du caractère. Au bout du village, en haut d'une prairie dévalant vers le ruisseau, entourées de grands frênes et de vieux saules, deux longues bâtisses, légèrement incurvées l'une par rapport à l'autre, en pierre de taille et en briques artisanales. Les charpentes séculaires, de plusieurs dizaines de mètres de long, étaient imposantes. Même complètement délabrées, les entrées de la grange étaient, elles aussi, majestueuses.

S'atteler à une restauration semblait utopique : il aurait fallu des budgets extravagants, de loin supérieurs à ceux requis pour une construction neuve. La ruine allait poursuivre son œuvre.

Et puis ces jeunes ménages sont arrivés. Ils ont subdivisé l'ensemble de l'édifice en tranches, une par famille, tout en gardant une partie commune. Il leur a fallu des années pour obtenir le permis de bâtir, des années encore pour faire les travaux, qui sont encore en cours. Certains venaient chaque week-end y travailler. D'autres ont vécu longuement dans une yourte, derrière la maison. Les premiers se sont installés à l'extrémité du bâtiment, qui, famille après famille, s'est rempli.

Maintenant, la bâtisse revit, forte de cinq ménages. Chaque fois que j'y repasse, des enfants surgissent de partout, en petites meutes. De nouvelles plantations surgissent : des arbres fruitiers, des potagers, une serre... Des cabanes se construisent. Des vélos, des jeux traînent un peu au hasard, et plus loin divers outils. Non seulement la vie a repris le dessus, mais elle a changé de visage. Ce qui a été autrefois une ferme familiale est devenu un hameau.

En contrebas du village, en surplomb des prairies, la ferme s'était calquée sur le paysage. Elle a gardé son identité à travers les siècles. Avec la restauration

actuelle, liée à une mutation et à une revitalisation, cette identité se transforme. Ce qui était une exploitation agricole est aujourd'hui un ensemble d'habitats ; ce qui était dévolu à une seule famille a désormais un caractère collectif. L'habitat groupé a offert la possibilité de perpétuer l'histoire. L'esprit des lieux, sans avoir été trahi, s'est métamorphosé.

Le principe même de cet habitat groupé change les rapports sociaux : vivre à plusieurs familles dans le même bâtiment, avec des parties privées et des parties communes, conduit à des relations d'entraide et d'intimité accrues, sûrement difficiles à gérer. Les autres y sont plus que des voisins sans pour autant faire partie de la famille.

Les abords en portent l'empreinte. Si, à l'avant et à l'arrière du bâtiment, chacun a mis sa touche personnelle à sa partie de maison, quelques mètres plus loin les limites disparaissent et l'appropriation devient collective. Les extérieurs – un peu jardin, un peu prairie, un peu friche – sont partagés. Les enfants y jouent ensemble, plutôt par tranche d'âge que par fratrie. Impossible, pour celui qui ne fait que passer, de savoir qui sont les enfants de qui. L'habitat groupé engendre des enfants un peu grégaires, circulant d'une famille à l'autre. De même, les plantations, les potagers, certains gros travaux, la grande cabane en forme de tourelle... sont des réalisations communes.

Notre société, depuis des siècles, vit dans la distinction de la sphère privée et de la sphère publique. L'aménagement du territoire en est largement tributaire : l'espace est tantôt public, tantôt privé. L'entre-deux fait exception et mérite toute notre attention. Il y a un demi-siècle, Pierre Mayol, dans la foulée de Michel de Certeau, analysait la vie de quartier comme une « privatisation de l'espace public ». « Le quartier s'inscrit dans l'histoire du sujet comme la marque d'une appartenance indélébile dans la mesure où il est la configuration première, l'archétype de tout processus d'appropriation de l'espace comme lieu de la vie quotidienne publique. »¹ La complexité des relations de voisinage et le rôle des convenances que ces relations exigent sont la conséquence de cette appropriation : tous les habitants du quartier doivent coexister dans le même espace « privé-public ».

En quelques décennies, cette vie de quartier a, dans l'ensemble, évolué vers plus d'individualisme. Par contre, d'autres modèles surgissent. En l'occurrence, les extérieurs de cet habitat groupé, s'ils sont bien entendu des espaces privés,

sont aussi des espaces partagés. Nous pourrions en parler comme d'une « communautarisation de l'espace privé ».

Ce « terrain commun » pourrait-il être la matrice d'un autre « vivre ensemble » ? Les enfants, en y jouant, l'esquissent. L'avenir dira quelles formes politiques ils pourront lui donner.

Quant à la ferme, ayant échappé à la ruine, elle est à nouveau pleine de promesses.

Notes

1. DE CERTEAU, Michel, GIARD, Luce, MAYOL, Pierre, *L'invention du quotidien*, tome II, Gallimard, 1980, p. 23.

4a. Le rond-point symbolique

Leur prolifération est un phénomène de société. En deux ou trois décennies, ils sont implantés partout et continuent aujourd'hui à supplanter les carrefours. Comment ne pas leur être favorable ? Ils sont plus efficaces que les feux rouges, ne freinent pas la circulation et limitent le nombre d'accidents.

Ils ont tous, bien entendu, un air de famille, comme un ensemble d'objets sensibles est la copie d'une seule idée platonicienne. Il n'y qu'un seul triangle, une seule sphère et... un seul rond-point. Son concept est le modèle, le paradigme novateur, l'avancée historique dans notre modernité tardive. Il n'empêche : les services d'urbanisme veillent à singulariser chacun d'eux, à lui donner sa couleur locale.

Le premier que je rencontre en sortant de chez moi me permet de contourner le centre-ville pour, de rond-point en rond-point, rejoindre l'autoroute. Il surgit dans l'axe de l'avenue, est d'autant plus apparent qu'il est couvert d'un gros talus. « Calme bloc ici-bas chu... »¹ Massif au possible, « un désastre obscur ». Entre deux murailles d'immeubles, je roule en droite ligne en sa direction et peux le détailler : les pans couverts de bégonias, le nom de la ville écrit en lettres de buis et, au sommet, encadrée de quelques palmiers dépérissant, une grande amphore, de type mauresque – qui, je dois bien l'admettre, ne manque pas de caractère. Assemblage unique. Je reconnaîtrais mon rond-point entre mille ; ailleurs il y a des statues de coqs ou d'ours...

Personne, hormis les ouvriers communaux, n'aurait jamais l'idée de monter sur ce talus. Il est là pour être contourné. Je tourne donc. Inutile de regarder à gauche ou sur l'artère d'en face, il suffit de tourner. Se substituant à un ancien carrefour, il répond à la nécessité d'inscrire un cercle dans un carré. Une certaine rigidité en est le prix : certains immeubles, pour s'adapter à lui, ont un angle cassé. Et moi, je tourne.

À la croisée des rues et à l'entrée d'une zone commerçante, il s'incruste de force dans le paysage. Car, on l'oublierait, il s'agit bien d'un paysage ! En forçant l'attention, je peux deviner d'un côté une colline et de l'autre des quais, mais quelle idée de regarder les lointains en tournant sur moi-même ? Je passe d'une

artère à une autre ; la première est sans végétation ; la seconde, arborée, prolonge, vaille que vaille, les plantations du talus. Je suis déjà plus loin.

Le rond-point, alors qu'il facilite la circulation, s'isole dans l'espace. Quand nous nous dirigeons vers lui, il bouche notre regard ; quand nous y sommes, nous nous mouvons de proche en proche. Si d'aventure, nous passons à pieds sur un trottoir voisin, il est là comme un îlot perdu dans la circulation.

La solitude du rond-point est l'envers de son efficacité. Si le carrefour oblige à se croiser, le rond-point évite toute rencontre, avec les autres conducteurs, avec le centre urbain, qu'il permet de contourner sans le perturber². Simple carrousel de passage, il dispense de toute confrontation. Il est la métonymie d'un des thèmes majeurs de l'époque : renforcer la mobilité en l'accéléralant.

Cette efficacité se paye, en évinçant d'autres sphères de l'imaginaire, sociales, entre autres : du rond-point, nous ne sommes qu'un usager de passage, pris dans la file de tous les usagers, ignorants les uns des autres. Son centre, l'opposé d'une place, est fait pour être inaccessible. Ses voies de circulation, conçues pour ne surtout pas s'y arrêter. Ses trottoirs, s'ils existent, sont rébarbatifs pour les piétons, coincés au bord de la circulation. Piétons, automobilistes s'ignorent ; s'ils doivent passer, ils ne font que passer.

Quant à l'esthétique du rond-point, elle mérite le détour. S'il est l'occasion d'une myriade de réalisations artistiques, par essence de qualité variable et discutable, celles-ci ont toutes un point commun. Ici sont exhibées des icônes, des emblèmes, des images de marque. La ville se met en scène, donne à voir les symboles de son identité, de son passé, de sa grandeur. Ici des jarres, là un engin agricole, ailleurs un wagon de charbonnage ou un morceau de château. Des simulacres. Copie d'un wagon, copie d'un château, ou vieil outil arraché à son contexte, tous exilés sur une île déserte. Restes d'un obscur désastre, abandonnés sur ce parterre, ils semblent tombés du ciel.

Notes

1. MALLARMÉ, Stéphane, « Le tombeau d'Edgard Poe » : « Calme bloc ici-bas chu, d'un désastre obscur. » dans : POE, Edgar, *Poèmes, Poésie*/Gallimard, 1982, p. 33.

2. AUGÉ, Marc, *Non-lieux*, Seuil, 1992, pp. 123 et ssq.

4b. Le parterre ensauvagé

Je quitte l'autoroute, prends la bretelle, descends sur la ville et, dans un tournant, j'aperçois furtivement un petit parterre. Il est là sur mon chemin depuis des années, des années où je n'y avais prêté aucune attention. Un bout de pelouse de quelques mètres carré entre deux axes de circulations, quoi de plus insignifiant ? Mais un matin, j'y ai vu des bleuets, des marguerites, des cosmos. Sortir de l'autoroute et rencontrer des bleuets à l'entrée de la ville...

Le lieu est ce qu'il est, complexe et fonctionnel : un nœud routier, une entrée en ville dans des rubans de macadam. Arrivée dans la circulation, pare-chocs contre pare-chocs, où l'attention ne peut qu'à peine être distraite. Ici, plus de lointains, des bouts de ville et surtout un tournant où les voitures se déversent à grands flots. Sortie de l'autoroute, ralentissement soudain. L'attente dans les embouteillages est l'occasion, dans la somnolence d'un trajet, de voir, mais non de regarder, ce que j'ai sous le nez. Le panneau publicitaire bien sûr, le conducteur dans la voiture d'à côté, une façade dans la rue d'en face, une adolescente un peu plus loin sur le trottoir. Mais pourquoi donc regarderais-je un carré d'herbes ? Le fait est que je ne l'avais jamais vu.

Un jour, des taches de blanc, de bleu, de rouge l'ont fait surgir. J'ai surtout remarqué les bleuets – fleurs sauvages devenues rares, aujourd'hui cultivées deçà delà. Un bleu vif mais délicat, disséminé dans les hautes herbes, parmi d'autres couleurs. D'autres fleurs, des tulipes ou des bégonias, seraient bien plus éclatantes et tapageuses. Ici ce ne sont que quelques pépites parmi les graminées ébouriffées.

Un bout de prairie fleurie à l'entrée de la ville. Un mélange de « mauvaises herbes » et de fleurs à l'allure spontanée. Si ce n'était la diversité des couleurs et des variétés, le parterre ne semblerait qu'une friche à l'abandon.

Délaissé, négligé, mal entretenu, tout sauf net. Nous entendons d'ici les ricanements, devinons les haussements d'épaulé. Payer des jardiniers pour laisser pousser les mauvaises herbes et ne pas les entretenir ! De qui se moque-t-on ? Pourtant, depuis quelques années, certains regards ont tourné. Ce qui était rejeté de tous peut désormais attirer la sympathie. La sensibilité écologique a fait son

chemin, a rendu ses droits à la part laissée au sauvage, retrouve le charme de tels recoins. Dans un contexte où domine le minéral, chaque petit bout de nature est une victoire. Des abeilles, quelques papillons se laisseront peut-être séduire.

Il y a autre chose : ce petit parterre a son ambiance. Il donne une autre coloration à la sortie de l'autoroute. Là où règne le béton, le morne et l'usuel, voici tout à coup une touche de fantaisie. Laisser-aller un peu approximatif et pourtant manifestement volontaire. Sans doute domestiquée, encore un peu indomptée, cette touffe de bleuets lance un bouquet inattendu dans les trajets de notre quotidien.

Depuis cette première fois, chaque autre fois où j'aborde la ville par cette entrée, je me demande, sur les traces de Gilles Clément : « Où en est l'herbe ? »¹ Au fil de la saison, d'autres fleurs éclosent, certaines se fanent, l'herbe pousse, se dessèche et est fauchée jusqu'au printemps suivant. Là où les plantations trop maîtrisées ont l'air figées et gardent au fil des mois un éclat artificiel, jusqu'au jour où leur pimpant sera remplacé par un autre pimpant, ici le végétal retrouve sa dynamique vivante. Il pousse, s'épanouit, se défraîchit, meurt et renaît. Quoi de plus naturel ? Néanmoins, depuis des décennies, on s'échine à donner un visage immuable aux plantations. Curieuse façon de leur refuser le vieillissement. Ce parterre-ci, qui pousse et qui flétrit, respire la vie, qui passe, advient sans fin.

Que nous disent ces quelques bleuets, ces quelques marguerites, ces quelques graminées agitées par le vent ? Que quelquefois, inattendu dans la routine, surgit un autre temps – sauvage.

Notes

1. CLÉMENT, Gilles, *Où en est l'herbe ?* Actes Sud, 2006.

5a. Vue sur Meuse

La Belgique, par ses dimensions, son relief et sa densité de population, n'est guère spectaculaire. Où y trouver l'immensité, sinon en bord de mer ? L'urbanisation de la côte belge est la preuve de ce fantasme : un rempart de vues imprenables vers le large, une grande ligne d'immeubles qui se sont substitués aux dunes.

À l'intérieur des terres, les rives des fleuves peuvent offrir des vues presque comparables : un infini à portée de main. Ici en ville, en bord de Meuse, l'alignement des immeubles a un air de famille avec ceux de la côte. Ces résidences d'une dizaine d'étages datent à coup sûr de la même époque, héritière de Le Corbusier.

Dans un méandre, au seuil d'un pont, une grande tour en béton s'élève vers le ciel. Vingt-huit étages. L'un des plus grands immeubles de la ville. Du haut des appartements, ma vue domine la ville, court sur le fleuve et se perd dans les collines à l'horizon. De là-haut, « l'ampleur du ciel, l'architecture mobile des nuages, les colorations changeantes des vagues, le scintillement des phares (de voiture) sont un prisme merveilleusement propre à amuser les yeux sans jamais les lasser. »¹ Rêveur, je peux m'adonner au « plaisir aristocratique » d'observer le monde sans y être impliqué. Je ne suis plus qu'un regard, détaché.

Par contre, de l'extérieur – des pieds de la tour, ou de n'importe où sur les quais, ou encore depuis ces horizons lointains visibles de la fenêtre –, ma vision, et celle de tous, est inversée : un grand et gros parallélépipède gris, planté au milieu de la ville, oppose une verticale rigide au fleuve et à l'ensemble du tissu urbain. Un coup de poing dans le paysage !

Le paradoxe est là : la vue imprenable, la plus large possible, suppose une visibilité de partout. Pour pouvoir voir, il faut s'offrir à la vue. Ou du moins, offrir à la vue le point d'où l'on voit. En l'occurrence, les choses sont patentes : cette tour marque avec flagrance le paysage urbain.

Quel est donc le rêve recherché par cette vue imprenable ? Nous y découvrons une étrange dualité. D'une part, une façon d'être en dehors, au-dessus, en spectateur de la ville, à la vitrine de son agitation. D'autre part, une façon, sans

doute inconsciente d'elle-même, de s'imposer à la vue de tous, dans une mise en scène digne de celles qu'affectionne le pouvoir. À cela près que l'extérieur du bâtiment est totalement négligé. Un énorme bloc, d'un gris sans fioriture.

C'est un peu comme si, devant le spectacle du paysage urbain, le spectateur oubliait sa propre existence, au point d'en négliger ses dehors, qui sont pourtant flagrants. Celui qui – dans une conception très traditionnelle² – réduit le paysage à un objet d'observation ou de contemplation est aveugle à sa propre présence. Or l'observateur fait lui-même partie du paysage, y est inscrit et apparent³. Le spectateur fait lui-même partie du spectacle. Cet oubli est lourd de conséquences. Les vues imprenables défigurent presque toujours les lieux. Cette grande tour en est un témoignage, parmi tant d'autres. Imaginons un instant les rives de Meuse sans ces vues sur Meuse : un paysage cohérent, épousant le relief, structuré par le lit du fleuve.

« Aussi longtemps que nous sommes dans la contemplation, aussi longtemps qu'un quelque chose est l'objet de notre attention, nous ne sommes pas un dans l'un. »⁴ Le spectateur d'un paysage fait a fortiori deux avec lui, s'en est comme extériorisé. Si ce n'est qu'il est bel et bien visible dans ce paysage. Observateur de son propre monde, dont il a cru se détacher, il contribue à le dégrader.

Qu'importe cette rhétorique. La mise en scène du paysage – les promoteurs immobiliers l'ont bien compris – n'est avant tout qu'une façon de le rentabiliser... au prix de le défigurer.

Notes

1. BAUDELAIRE, Charles, « Le port », dans *Petits poèmes en prose*, op. cit. p. 344.
2. « Partie de pays telle qu'elle s'offre à la vue » Cette définition classique du paysage se situant dans l'héritage de la tradition du concept est révélatrice. Cf. FRANCESCHI, Catherine, « Du mot *paysage* et des ses équivalents dans cinq langues européennes » in : COLLOT, Michel, *Les enjeux du paysage*, Ousia, 1997, pp. 75 et ssq.
3. MERLEAU-PONTY, Maurice, *Le visible et l'invisible*, Gallimard, 1964, pp. 172 et ssq.
4. Maître ECKHART, *Sermons*, Gallimard, 1942, p. 294.

5b. Le fond de l'impasse

« La ruelle », l'une des deux toiles de Vermeer figurant un extérieur, nous plonge dans l'intimité de la vie domestique. Sur les devants d'une maison, entre l'intérieur et l'extérieur, une vieille femme coud, une servante étend du linge, deux enfants jouent à terre. Un ordinaire si ordinaire qu'il en est intemporel. Une existence dans et en dehors du temps. De cette ruelle, l'histoire s'est retirée pour accueillir l'éternité, temps du silence, silence du temps.

De ce silence, reste-t-il un écho aujourd'hui ? Il ne peut que se tenir tapi, à l'écart de l'agitation ambiante. Au fond d'une impasse.

Je la connais parce que d'autres m'en ont trahi le secret. Son entrée entre deux maisons passe inaperçue. Si même on la remarque, on la prendrait pour un accès privé. Ouverte, elle reste coupée de la rue où elle débouche.

Je passe ce cap et, par un passage étroit et sinueux, me faufile entre les maisons et les buissons. Une vingtaine de mètres plus loin, me voilà au fond de l'impasse, dans une cour pavée – de vieux moellons irréguliers, entre lesquels l'herbe pousse – entourée d'une dizaine de maisons. Des bâtiments anciens, de taille modeste, sans grande prétention, intriqués les uns dans les autres, transformés au fil du temps et des habitants du quartier.

Un arbre à kiwi s'épanouit dans un angle, se répand en tonnelle, escalade les façades. Un figuier lui aussi exulte. Au cœur de la cour, un jardin collectif foisonne dans un mélange de plantes indigènes et exotiques – un fragment de jungle. Partout sur les seuils et dans les recoins, des jarres, des pots, des jardinières regorgent de plantations hétéroclites : des sauges, du romarin, des piments, des buis, des impatientes... Sur des terrasses improvisées, de vieux meubles de jardin surgissent çà et là, comme au hasard.

Au fond de cette impasse règne sinon le silence, du moins la quiétude d'un lieu isolé de la circulation et de l'effervescence urbaine. Il suffit que j'y entre pour que j'accède à un autre espace, à un autre temps.

En cet endroit où l'on se pose pour papoter et rêvasser, nous nous sentons un peu chez nous. Les riverains, eux, nous jettent un œil à la fois complice et néanmoins

un rien hostile. Flattés de ce que nous soyons sous le charme de leur monde, ils nous en veulent d'en violer l'intimité et, c'est probable, d'en faire la publicité. Chacun veut garder pour soi et quelques élus ses jardins secrets. A fortiori, celui où il vit.

Peut-être, pour se préserver, auraient-ils dû mettre une grille à l'entrée de l'impasse. C'eut été en trahir l'esprit, enclorre en une cour intérieure ce qui est un espace entre le dedans et le dehors, à la fois en ville et à l'écart, privé et commun, un lieu ouvert et replié sur soi.

Un lieu où s'arrête toute urgence. Le temps passe-t-il plus lentement dans les impasses ? À l'instar de la circulation, il n'y passe pas. Ici le temps arrive, repart, entre les deux, s'arrête.

Impossible d'aller plus loin, nous sommes arrivés. Ici tous les mouvements s'achèvent, chaque chose a rejoint son propre lieu, les hommes et les chats, les rosiers et l'actinidia, les citronnelles et la sarriette, les pavés et les chaises. Ici surtout les bruits se taisent, font place au calme, où le silence se devine.

L'éternité ? Dans son affairément, notre société l'a étouffée. Quelques lieux en gardent la nostalgie.

6a. À l'orée, quelques maisons

Le calme donne le ton. Du monde, le relief contient les bruits.

C'est un petit val où somnole un étang. On ne l'aperçoit qu'à y entrer. Les berges sont envahies de saules. Bordées de haies, des prairies gravissent les pentes, enfoncent leurs doigts dans la couverture boisée. Une route de campagne, d'un grand geste, en un grand S, descend le vallon, le traverse puis le remonte, pour se perdre parmi les arbres.

Quelques maisons surgissent. Par petites touches, entre les arbres. Une pointe de blanc parmi des pins. Une autre un rien plus bas, proche de l'étang. Un peu plus loin, à l'orée du bois, quelques toits se découpent sur le fond du feuillage. Le hameau, une ligne indécise, s'est faulilé comme un ourlet sur la lisière. Le tissu du bâti, fait de briques, de tuiles et de boiseries, s'enroule sur celui des chênes et des hêtres. Autour des maisons, les arbres et les buissons – des merisiers, un peuplier, quelques pommiers, de grands bouquets de lilas, un pan de vignes... – concluent le bois, l'achèvent tout en douceur. Comme si les vagues de la canopée lançaient leur dernier ressac sur les demeures, y abandonnaient une écume végétale.

Les maisons sont de différentes générations. Les plus anciennes ont une petite centaine d'années ; les plus récentes, une bonne dizaine. Certaines ont peu bougé, d'autres se sont adaptées aux styles contemporains. Le tout, de loin, ne compose qu'une seule phrase, une seule mélodie. Deux blanches, suivies de quelques croches, puis des noires. De partout, la végétation les enveloppe. Dans la grande fresque du paysage, ces demeures ne dessinent qu'un mince filet.

Adossé à la futaie, orienté vers le midi, ce petit groupe d'habitations prend le soleil. Les ombres leur tournent le dos, partent dans le bois. Les fleurs ne s'y trompent pas. Selon la saison, perce-neiges, ancolies, iris, valérianes... s'offrent aux rayons et prolifèrent, s'échappent hors des jardins, vers la lumière.

Mes mots ont dû laisser échapper l'essentiel, le secret de ce paysage. J'y reviens régulièrement, à son affût. Paisible, en retrait, chaleureux, intime, enveloppant,

protecteur... tous ces adjectifs sonnent assez juste, manquent néanmoins la singularité du lieu. Cohérence du bâti, intégration au site... bien entendu...

Quelques traits me frappent : la taille modeste du hameau, son implantation presque au fond du vallon, juste sur la lisière, comme si la ligne des maisons ne faisait que souligner l'orée du bois. Cette façon de s'inscrire dans les lieux, d'éviter tout tapage est aujourd'hui l'exception. La majorité des habitations unifamiliales qui se construisent depuis vingt ou trente ans à la campagne sont des blocs isolés, implantés si possible en position dominante, entourés de leur jardin carré, dont la nudité est habillée par quelques buissons et des jeux pour enfants. L'humilité de ceux qui ne cherchent à rien prouver, socialement, est salutaire.

Cette façon de se soumettre aux lieux, plutôt que de s'y exhiber ou de s'en offrir le spectacle, est rare. Toute proportion gardée, j'y retrouve un quelque chose de ces anciens lavis chinois, de Fan K'ouan ou Kouo Hi, aux commencements de la période Song¹, où la présence humaine, minuscule, est immergée, presque noyée dans l'immensité. Notre environnement est évidemment bien moins vaste, et nous y sommes bien plus nombreux. Ces évidences occultent la pauvreté de notre conception du paysage.

Le cadre de vie, les abords, les alentours, les environs... tout ce vocabulaire trahit une façon de penser. Comme si les lieux n'étaient qu'un complément du bâti qui s'étend autour de lui, pour l'agrémenter ou le mettre en valeur. Étrange manière de prendre la question à l'envers : que serions-nous, que seraient nos maisons sans ces lieux ? Nous pouvons aisément imaginer le paysage sans nous, sans elles. Nous ne pourrions ni nous imaginer, ni imaginer nos maisons sans lui. Même si l'instant de notre présence en est le seuil, le temps du paysage dépasse de loin le nôtre, l'ignore.

Ici, le paysage n'est pas une qualité du hameau ; au contraire, le hameau lui appartient. Cette appartenance aux lieux ne serait-elle pas l'une des clefs du secret de ce vallon, comme de chaque lieu ?

Notes

1. CAHILL, James, *La peinture chinoise*, Skira, Genève, 1960, pp. 32-38

6b. Un quartier minéral

Il faut bien sûr que nos villes se rénovent, que l'urbanisme innove. Les choix politiques se doivent d'être progressistes. Aujourd'hui fleurissent les « éco-quartiers », qui, s'ils portent tous le même nom, ont des visages bien différents. Certains d'entre eux ont un air de famille, et parfois même de copies conformes.

Celui-ci ressemble en effet à bien des autres : des bâtiments cubiques, ocre et gris, de trois ou quatre étages, avec de grandes baies vitrées. Les étages sont dévolus à l'habitat, les rez-de-chaussée au commerce. Ces édifices, bien alignés, bordent un passage piétonnier, une promenade – son nom du moins le prétend – au sol pavé, où, en centre-rue, quelques réverbères sont implantés. Des matériaux industriels, des formes linéaires, simples, sans fioriture et surtout sans extravagance. Tout cela donne une image de modernité. À mes yeux, de déjà-vu.

L'ensemble est propre et net, et paraît accueillant. Si ce n'est qu'une proportion importante des espaces commerciaux tardent à être occupés... Je ne m'arrêterai pas aux bâtiments, en brique, en béton et en verre, et me contenterai d'observer à mes pieds le sol. Des pavés ! Les voilà revenus à la mode, si bien adaptés aux piétons. Ceux-ci sont toutefois un peu singuliers, non de vieux pavés irréguliers, mais de parfaits carrés, presque sans relief, à peine bombés. En les détaillant avec un peu d'attention, je constate qu'il s'agit de faux pavés, de très faible épaisseur, attachés les uns aux autres sur de grandes dalles rejointoyées entre elles. L'ensemble repose sur une chape de béton. Un pavage bien lisse, parfaitement régulier, et dans la forme et dans l'assemblage. Un beau carrelage, digne d'une salle de bal.

Par ailleurs, en toute cohérence, il n'y a ici ni arbre ni aucune plantation, seules quelques grandes jardinières où les plantes et les fleurs paraissent toujours un peu artificielles. Le végétal, toujours enclin à déborder ou à dépérir, ferait sans doute négligé. Ne parlons pas des mauvaises herbes, exclues par principe. Seuls poussent les réverbères, bien droits, bien alignés.

Les mots n'ont pas le même sens pour tous. Je me faisais une autre image du

préfixe « éco- » et du substantif « promenade ». J'y attachais un quelque chose de sinueux, d'aléatoire, de non maîtrisé, de vivant tout simplement...

Reste à cerner l'ambiance du quartier. Oublions les infrastructures, les habitants et les commerces – qui se font attendre –, ne considérons que les dehors. Que nous disent-ils ? En quoi peuvent-ils séduire les uns et exaspérer les autres ? De parfaits simili-pavés sans la moindre trace de végétaux. C'est propre, c'est net ! Une galerie commerçante à ciel ouvert. Des arbres feraient tache. Non seulement ils perdraient leurs feuilles, mais surtout s'enracineraient dans la terre, qui pourrait bien se répandre autour d'eux. Les joints incertains entre de vrais pavés pourraient laisser la crasse s'incruster. Elle s'attacherait aux chaussures, salirait les magasins et l'intérieur même des habitations. Ici la terre est abolie. Sous les pavés, rien n'est à imaginer. Ni plage ni terre, ni gouffre ni ténèbres. La surface se suffit à elle-même. Tout le quartier est une grande surface.

L'atmosphère en découle. Tout est policé et bienséant. La vie de quartier idéale : un monde Lego, sur sa grande plaque, souriant et courtois. Comment ne pas l'aimer ? Il est sage comme une image – une image érigée en réalité. Un univers minéral, rectiligne, clean et bien rangé. Sans aspérité et sans envers ténébreux. Un peu le pays de Noël que « Monsieur Jack » de Tim Burton découvre avec incrédulité.

But look, there's nothing underneath.

No ghouls, no witches here to scream and scare them.

[...]

The monsters are all missing.

And the nightmares can't be found.

And in their place there seems to be

Good feeling all around¹.

Mais où donc est passé l'obscur envers des choses ?

Notes

1. BURTON Tim « What's this ? » in : *The Nightmare Before Christmas*, Touchstone et Skellington Inc., 1993.

L'oiseau-regard

« [...] son regard, traversant tout ce temps et toute cette émotion, l'atteignit de manière incertaine ; se posa sur lui, plein de larmes ; puis s'envola et repartit, comme un oiseau se pose sur une branche et s'envole et repart. »

Virginia Woolf

Chacun a ses façons de voir, de tourner la tête et de poser les yeux. Il y a le regard des inquiets, celui des curieux, le regard des amoureux, celui des furieux, le regard des rêveurs et celui des absorbés... Une façon de regarder est la marque d'un état d'esprit, plus en profondeur, d'une personnalité. La vue sort de soi, qui s'échappe avec elle.

Mais elle vient aussi du dehors. Je vois chaque chose d'un autre œil. Je ne regarde pas un texte comme je regarde la route. Je ne vois pas un ami avec les mêmes yeux que j'aperçois un inconnu. D'un tableau à une photographie, je change de vision. Le monde me dicte mes façons de voir. Ma vue s'adapte, s'enroule sur ce qui s'offre.

Entre dehors et moi, de lui à moi, de moi à lui, mes yeux esquissent des envolées. Ils se promènent dans les airs, suivent les replis du monde. Aujourd'hui, je vais courir après eux, nous les accompagnerons dans le paysage, pour comprendre leurs itinéraires et leurs façons.

Arrêtons-nous face à la mer. Laissons partir la vue vers le large, s'évader. Elle s'accroche à un bateau, poursuit une mouette, la dépasse, bondit d'une vague à l'autre, rejoint l'horizon, le souligne, se pose un instant, avant de s'élançer vers les nuages et se perdre au zénith, pour plonger au milieu des reflets. La mer n'est pas devant nous, nous bondissons en elle. Immobile, nous voyageons. Nos yeux caressent l'écume, s'accrochent au vent.

Au large de nous-mêmes, notre regard est un oiseau des mers. Vagabond, il erre parmi les vagues. L'albatros, c'est lui.

Changeons de paysage. Enfonçons-nous dans les ruelles du vieux Namur et laissons nos yeux à nouveau s'échapper. Au ras du sol, ils filent aussitôt au bout de la rue, reviennent vers nous, s'arrêtent à la vitrine la plus proche, s'y engouffrent

un instant, volètent vers la vitrine d'à côté, puis celle d'en face. Ils remontent une façade, en redescendent une autre. Les revoilà au bout de la rue : ils nous attendent pour s'envoler derrière le coin.

Nos yeux citadins sont des moineaux. De proche en proche, ils se faufilent, farfouillent. Et surveillent toujours le ciel, l'issue possible.

L'oiseau-regard sillonne le monde, toujours uni à lui. De nos yeux, les gestes sont surtout les siens.

À chaque paysage répond une vision. Chaque milieu a ses oiseaux, ses regards qui dansent en son espace. Si l'œil marin n'est pas l'œil urbain, celui des jardins n'est pas celui des bois, ni celui des steppes celui du désert. Au gré des éléments, au rythme du relief, la vue est un milan qui plane sur l'horizon, une alouette qui s'élève dans le soleil, un pic qui ondule entre les troncs, une fauvette qui se glisse dans les taillis...

Combien avons-nous de variétés de regards ? Autant que de paysages. Et bien d'autres encore.

7a. L'esplanade sans passé

La nouvelle gare a atterri dans la ville comme une soucoupe volante. Son design contemporain, sa modernité high-tech ont bouleversé l'aspect traditionnel, un peu vieillot diront certains, du quartier. Elle a aussi engendré un nouvel espace devant elle. L'ancienne place de l'ancienne gare, résolument trop petite et trop étriquée face aux dimensions du nouveau bâtiment a dû s'élargir et s'approfondir. Des pâtés de maisons tout entiers ont été rasés. Une nouvelle esplanade est née, « paysagère », à l'image de la gare.

Je sors de la gare. Une grande ouverture se déploie devant moi. Du haut du grand escalier, mon regard se porte en avant vers le fleuve, vers les immeubles qui le bordent, vers l'autre rive, jusqu'à des bribes d'horizon. À une gare internationale, par ses liaisons et sa symbolique, répond un espace ouvert aux lointains.

Ce qui reste de local et d'ancien apparaît aujourd'hui bien petit. Les maisons qui bordent la place sur ma gauche semblent propulsées au loin. Celles de droite sont encore plus inabordables. Quant aux immeubles d'en face, ils appartiennent à un autre monde. Le vide qu'engendre la gare autour d'elle la sépare et me sépare des quartiers voisins. Marcher vers eux, dans quelque direction que ce soit, serait d'abord se tenir dans ce vide qui appartient à la gare.

Le seul bâtiment qui dialogue avec cette gare est la tour administrative, surgie dans sa foulée et dans le même langage. Sa hauteur, son ampleur, ses matériaux et ses galbes parlent la langue de la mondialisation, celle de Dubaï ou de Sidney. Ces deux géants, l'un soudain tombé du ciel, l'autre soudain jailli de terre, se font écho ; l'un comme l'autre imposent une distance à ses pieds. Le peuple grouillant des nains s'enfuit au loin, s'écarte d'eux.

Sorti de la gare, je parcours ce grand vide pour rejoindre la ville. Même proches, les autres passants restent lointains. Seuls quelques-uns se rassemblent sur les bords de la place et à proximité de la gare. Tous les autres entament la traversée. Au cœur approximatif de cette esplanade, un peu en avant de la gare, quelques bassins, quelques jets d'eau, quelques rectangles de bambous, de graminées et d'arbustes ainsi que quelques grands bancs de pierre structurent l'espace. Une poignée de personnes s'attardent, livrées au vent et au regard de tous.

La mondialisation aime le grand paysage, qui semble avoir la dimension de son monde. Nous nous y mouvons à l'échelle de l'international, d'où les frontières ont disparu. L'ici est proche de l'autre bout de la planète, plus proche que les banlieues de la ville. Nous nous sentons cosmopolites.

Mais si le lointain est devenu proche, qu'est devenu le voisin ? Un étranger dans cette époque, un attardé du local, qui continue à croire que son village ou son quartier est encore le monde ? La formule est sans doute excessive. Néanmoins cette grande esplanade née de rien, du souffle de la gare à l'instant de son atterrissage, engendre de la distance en elle-même. Cette place n'est pas un lieu où se poser dans l'ici mais une connexion dans le réseau planétaire. Aucun recoin, aucune intimité, aucun repli possible. Tout est apparent, transparent, exhibé. Ouvert aux quatre points cardinaux, et aux quatre vents. Cette esplanade livre à tout l'espace celui qui n'y fait que passer. Il n'est pas arrivé dans une ville mais en partance vers les quatre coins du monde.

Comment pourrait-on s'arrêter ici ? Ceux qui y vivent – provisoirement – s'installent dans un couloir. Vivre dans cette époque, ne serait-ce donc qu'être de passage ?

La mobilité a besoin de grands axes, d'espaces lacunaires où circuler. La vie quotidienne, de recoins où s'accrocher et où tisser du lien social. Cette esplanade, à l'image de son temps, refoule la vie sociale sur ses rebords ou dans ses marges.

À l'exiguïté et au labyrinthe des anciens quartiers, cet immense parvis a substitué son ampleur et sa respiration – ou ses courants d'airs. En un rien de temps, cette partie de ville a changé de visage, d'époque. En un clin d'œil, elle est passée de la vie provinciale à l'ère internationale. Dans ce grand bond, n'a-t-elle cependant pas oublié son passé, son ancrage historique et local ? Sommes-nous encore ici, ou n'importe où dans le grand réseau de la mondialisation ?

Dans cet univers tout entier planétaire, où que nous soyons, nous sommes déjà ailleurs.

7b. Le parc des coteaux

Je m'écarte de la vieille ville par des ruelles qui grimpent sur la colline. Entre deux maisons, un passage, presque secret, donne sur un escalier, qui monte, monte, de palier en palier, pour arriver soudain dans la verdure. Quelques pas de plus et soudain ma vue s'envole. L'ensemble de la ville est à mes pieds, ensuite le fleuve, toute la vallée, puis la vallée de la rivière affluente et au loin des versants boisés. Changement étonnant de perspective. En un instant, je passe de ruelles enfouies dans la vallée à un paysage ouvert, mais néanmoins enveloppant. Les toits sont un rien sous moi, la colline dans mon dos, un bosquet à ma gauche, quelques arbres fruitiers à ma droite, et surtout, un peu partout autour de moi, des pans des vieux remparts.

Les coteaux de la citadelle, comment mieux dire ? Des lambeaux de murailles d'une épaisseur colossale tracent quelques parallèles incertaines, enracinées dans le sol, et dessinent quelques terrasses en escaliers. Peu de chose : des bouts de pelouse, quelques buissons, des fragments de haies, des bancs accolés aux remparts, tournés vers le Sud. Au premier rayon, comme les raisins d'autrefois, ces coteaux se gavent de lumière et se gorgent de chaleur.

La ville, sous moi, commence par des jardins, une cour d'école, se poursuit en toitures et en clochers, et se répand au loin. Plus haut, derrière moi, le parc se perd dans un bois. Comme si ce parc, en suivant les remparts, s'était frayé un chemin à la frange de la ville et des taillis.

Dans cette journée d'avril, le lieu exhale la terre humide, l'herbe fraîche, l'ail des ours et la violette. Mes narines, à l'affût, peuvent deviner en retrait les odeurs saturées de la ville. Le calme domine ces terrasses. La sonnerie de l'école et les pépiements des enfants y montent. Insituable, partout en fond de vallée, mais étouffé par la distance et comme aboli par la quiétude du parc, résonne le souffle sourd de la circulation.

Dans les grandes villes, les parcs sont toujours des poches de tranquillité. Celui-ci ne fait pas exception. Sa singularité est ailleurs, peut-être dans la reconversion des lieux. Un édifice militaire métamorphosé en un lieu de détente est un pied-de-nez à l'histoire. D'époque en époque, ces coteaux ont changé de destinée

et d'humeur : sauvages, travailleurs, belliqueux, aujourd'hui paisibles. De tout temps, toutefois, ils ont surveillé la ville de haut. Difficiles d'accès, ils ont toujours été peu fréquentés : quelques bûcherons, quelques cultivateurs, quelques vigiles, aujourd'hui quelques promeneurs. Ils doivent trouver l'entrée, chercher leur chemin et grimper pour jouir du privilège de se poser et de contempler de haut, assis sur les bancs ou couchés dans la pelouse, tous les mouvements de ceux qui partent et de ceux qui reviennent, de ceux qui s'agitent et de ceux qui s'affairent.

Retrouver un temps suspendu à côté du fourmillement urbain, assister à la ville en profitant du calme, faire la cité buissonnière pour prendre le soleil de toujours... Le lieu a ses secrets qu'il faut mériter, presque conquérir. Cette petite clairière en longueur parmi les remparts est un espace reconquis en surplomb de la ville, en contre-bas de la Citadelle.

En marge de l'histoire, avant ou après elle, l'humanité peut se poser, paisible s'arrêter.

8a. Le cœur immuable du village

Au bas de la rue, le feu m'attend au rouge, comme presque toujours. C'est l'occasion de jeter, une fois encore, un œil à la placette : la petite église romane se tient en retrait ; deux rues, bordées d'une boulangerie, d'une pharmacie, d'une librairie et d'une friterie, rejoignent la chaussée ; entre les deux rues, une petite esplanade pavée a été aménagée. Une structure simple, bien plus complexe si je me mets à la détailler : les recoins sont multiples, le bâti est hétéroclite, les axes sont plus nombreux qu'il n'y paraît de prime abord.

Plutôt que de me perdre dans cette complexité, je m'attache au relief : une petite cuvette, creusée par le ruisseau, qui coule aujourd'hui en sous-sol. Une centaine de mètres plus loin, il se jette dans le fleuve. Accolée au relief, proche du ruisseau, l'église s'est ancrée dans ce petit bassin. Comme une onde, le village s'est répandu autour d'elle. À présent, il est absorbé par l'agglomération.

La place a gardé son aspect villageois. De petite proportion, elle est encerclée par l'église, les commerces et les habitations. Nous sommes dans une niche : un petit monde clos, adossé à la colline. Le fleuve, tout proche, mais caché par les bâtiments, reste invisible. Seul se découpe, au bout de la rue d'en face, l'autre versant de la vallée, qui lui aussi enserme les lieux.

Hormis cette autre rive, mes yeux ne voient que le proche : les enfants sur la place, les jonquilles dans les jardinières, le porche de l'église, la devanture de la librairie, l'arbre contre la pharmacie... la vie de village, par petites touches.

L'ordinaire semble toujours tellement banal qu'il est difficile d'en dégager l'imaginaire. Il faut le regarder de loin. Ici, impossible d'observer le lieu à distance : nous sommes enrobés. Ne serait-ce pas cet enveloppement qui en fait le secret ? Même si bien sûr les routes de campagne se déversent dans les grands axes, même si les villages d'aujourd'hui sont ouverts sur le monde, et même si ce village-ci n'en est plus un, il en reste quelque chose. Inévitablement dénaturée, défigurée par la toute-puissance de l'urbanisation, cette placette reste encore un peu ce qu'elle était.

Au Moyen-Âge, le hameau a dû se lover dans ce petit creux. Les cuvettes sont la matrice des villages. En quelques siècles, pris dans le tourbillon de l'histoire, ce village-ci est sorti de son nid. La ville voisine l'a rejoint et absorbé. Autrefois en osmose avec le lieu, le bâti s'est délité et s'est étalé de manière anarchique en tous sens. La place du village n'est plus qu'un carrefour.

Et pourtant... Le feu est rouge : je retrouve ce nid. Mon regard reste dans ce petit creux au bord duquel la vie s'est attachée, il y a des siècles. Le feu est vert : mes yeux et mon esprit s'en vont au loin, dans les préoccupations d'aujourd'hui.

La place du village, un souvenir nostalgique, un vestige d'une époque révolue ? Ou bien : une figure intemporelle, une forme dessinée depuis la nuit des temps par le relief ? De ce creux-ci, à l'embouchure du ruisseau, en léger surplomb du fleuve, le destin était de devenir un jour le foyer d'un hameau. Même noyée dans l'agglomération, cette placette, petit vide central, restera toujours le cœur du village. Si tant est que l'avenir préserve l'immuable.

8b. « On the road »

Toujours à l'affût d'une image d'avant-garde, les multinationales affectionnent le « bling-bling » et le « high-tech ». Il faut que ça « flashe » et que ça en jette plein la vue.

Cette nouvelle station-service est un cas de figure, parmi tant d'autres. À la sortie de ma petite ville, je me croirais presque sur une aire d'autoroute. Un immense auvent en toile cirée, aux galbes profondément cambrés, à l'allure de toboggans, surplombe les pompes. Par ses proportions imposantes, cet auvent surgit dans le paysage. Comment pourrais-je le rater ? Il dénote avec tout le contexte périurbain. Cette toile vaut tous les panneaux publicitaires. Qui plus est, les bleus éclatants et les rouges clinquants des drapeaux, des poubelles et des logos renforcent la visibilité. C'est le but !

Autre chose me frappe : la boutique et le snack. Aujourd'hui, une station-service est aussi un lieu de « shopping » et un « fast food ». Un style leur colle à la peau : de l'extérieur, les pompes ont vue sur les caisses et les rayons ; de l'intérieur, les baies vitrées donnent sur les pompes ; partout, les panneaux bigarrés font la promotion de sandwiches, sodas, lotos et voyages à Disneyland... Le dépaysement est assuré. On se croirait en Arizona, le long d'une nationale, si ce n'est que le modèle est devenu cosmopolite. Ici, en effet, personne n'a son chapeau de cowboy.

S'arrêter pour faire le plein, boire un soda et manger un hamburger est devenu une « expérience vécue » ou une « aventure à vivre ». On se sent presque en voyage, en route vers les horizons lointains, le Far West. On se sent vivre à l'échelle planétaire, à l'unisson de la mondialisation triomphante. On en oublierait presque notre ancrage dans le local.

Le marketing a bien fait son travail : une station d'essence véhicule avec elle son univers imaginaire. Nous y sommes dans un film, un clip ou un dessin animé. Dans leur design, leurs couleurs et leur musique. Dans cette façon d'être « in the mood ». Un monde lumineux, jovial, énergique et dynamique. Le fonctionnel est sublimé dans l'onirique. Comment ne pas se laisser emporter ?

Triste sire que je suis, sceptique à l'égard du rêve américain, amateur de cinéma underground, de « Stranger than paradise », de « Bagdad café » ou de « Little Miss Sunshine », je vois les choses d'un autre œil. Cet imaginaire n'est que le décor d'une machine économique, sa vitrine idéologique. Tout y est bien lissé pour voiler son envers. Cet imaginaire me pollue, pollue mes paysages et ma planète.

Ce « bling-bling » est insupportablement tapageur. Il empiète sur mes pensées. Ce n'est pas tant ce bariolage qui me heurte – comme tout le monde, je finis par ne plus voir –, que la façon dont il envahit nos esprits. S'il nous en met « plein la vue », il nous en met aussi « plein la tête », jusqu'à saturation. Quelle place reste-t-il pour notre propre imaginaire dans cet univers ? Comme si l'important était que nous soyons complètement pris, tenus en haleine jusqu'à la fin du film. En somme, on ne nous demande que d'être des consommateurs dociles et perméables.

Faites le plein, mangez un bout, buvez un coup et reprenez votre route. Venez dépenser ne fût-ce qu'un peu de votre argent et élansez-vous tout aussitôt vers les lointains. Un bref instant, vous aurez participé au rêve planétaire.

Le bonheur, fugace, passe par la station-service.

9a. L'échangeur de l'absence

Les échangeurs sont-ils quelque part ? Certes, à la croisée de deux autoroutes et situables sur une carte. Mais, quand nous y sommes, où sommes-nous ? Tout entiers absorbés par notre rotation, le regard rivé sur la circulation devant et derrière nous, et sur les embranchements à ne pas manquer. Le contexte latéral tend à s'effacer de notre esprit. Il reste des réverbères, quelques touffes de végétaux et parfois un bâtiment au loin. Nous les remarquons à peine.

Je me targue d'avoir le sens de l'orientation, mais dans cet échangeur comme dans bien d'autres, je le perds. Je tourne tellement sur moi-même que je ne sais plus où est le Nord, où est le Sud, où sont la gauche et la droite. Ai-je pris la bonne bifurcation ? Suis-je parti dans la bonne direction ? Dans l'immédiat, il ne me reste qu'à continuer tout droit, c'est-à-dire poursuivre le tournant jusqu'aux prochaines indications.

Usager régulier des lieux, je devine à l'arôme de café que je suis bien à proximité de l'atelier de torréfaction. Insituable, comme toute odeur, elle ne m'indique rien sur mon chemin. J'ai bien quelques repères – un hangar, un show-room, un pylône – qui me confirment que je suis dans le bon, mais, pour l'essentiel, je navigue à vue, au gré des panneaux indicateurs. Eux seuls, ou mon GPS, me garantissent mon orientation. Le paysage autour de moi tourne sur lui-même. Je ne peux y prêter attention, il est trop instable, et je dois surtout me concentrer sur l'avant et l'arrière. Je ne suis que dans ma conduite.

« Un monde frontal », dit Marc Desportes pour décrire la perception des autoroutes et en particulier celle des échangeurs¹. Le conducteur, du fait même de sa vitesse, est contraint à réduire sa perception rien qu'à l'avant et à l'arrière. La latéralité en est exclue. Le paysage s'en trouve raboté.

Nous connaissons tous ces trajets, en voiture comme en d'autres moyens de transport, où nous ne faisons que nous déplacer d'un point à un autre, dans la géographie mais non dans le paysage. Nous sommes absents aux lieux que nous parcourons, absorbés par la situation qui nous attend, la musique que nous avons programmée ou l'arrière-plan de nos rêveries. Les lointains ne sont pas ceux que nous avons sous les yeux mais, au-delà d'eux, notre destination ou bien un

ailleurs fantasmé et aléatoire. À l'occasion, nous jetons un œil distrait et étranger au paysage, comme si nous le survolions. Nous ne sommes surtout pas « ici », présents à ce qui nous est tout proche. « Ici » en l'occurrence n'est qu'un point sur notre trajet, qui détermine le temps qu'il nous reste à parcourir.

Depuis un demi-siècle, notre « sur-modernité » génère ce type d'espaces², destinés à une mobilité accrue. Ils vont de pair avec un certain imaginaire : un besoin effréné d'immédiateté, un désir irrépressible de connectivité, une passion illimitée d'abolir toute distance... Le « local » en est exclu, y représente une idéologie réactionnaire, ou, au mieux, une curiosité anecdotique. Le monde y est pris dans la ronde d'un grand réseau, où tout semble à portée de main et dont la finalité consisterait à tourner sur elle-même, en produisant de la richesse dans son tourbillon.

Où suis-je donc dans cet échangeur ? Ni ici ni là-bas, ni dans le proche ni dans les lointains. Nulle part, si ce n'est dans un espace de temps qui me sépare de mon rendez-vous.

Notes

1. DESPORTES, Marc, *Paysages en mouvement*, Gallimard, 2005, pp. 272 et ssq.
2. AUGÉ, Marc, *Non-lieux*, op. cit.

9b. La présence des lointains

Sitôt après avoir quitté l'autoroute, je monte une petite côte parmi les champs et, soudain, le paysage s'envole. J'approche de la crête, la rejoins et la franchis. En même temps que j'ai, moi aussi, le sentiment de m'envoler, je vois la vallée se creuser, s'approfondir et s'élargir. Là au loin, l'horizon monte vers le ciel. Sur l'autre versant de la vallée, les coteaux, couches de bleuté superposées, peu à peu se déplient et se déploient, à gauche, à droite. Quelques lignes très simples, d'où les détails s'effacent dans la brume.

Tendu vers ces lointains, mon regard en oublie l'avant-plan, une surface de champs qui s'aplanit avant de replonger vers le lit invisible de la rivière. Le fond de la vallée se perd derrière un repli du relief. Je ne vois que l'autre pente. Peu à peu, j'y distingue la masse des bois, l'ouverture des prairies, quelques pylônes, le chapelet des maisons le long des routes. En somme, peu de choses précises, juste quelques éléments englobés dans le paysage. Avant que je ne puisse davantage détailler ces éléments, un premier creux du relief où s'enfonce la route me dissimule la perspective.

Ailleurs, en montagne, la ligne de crête serait spectaculaire. Ici, sur le bord d'un plateau agricole, elle est presque imperceptible. Un mol arrondi de la route, où, tout à coup, l'espace se dilate.

La conduite en voiture m'oblige à ignorer le plus proche, ou à n'y jeter qu'un coup d'œil. Route rectiligne, compteur à nonante, tout m'incite à regarder devant moi. En l'absence d'obstacles, seuls les lointains attirent mon attention. Les éléments y sont plus denses et, surtout, ils ondulent, en réponse à ma vitesse. Une chorégraphie de collines.

Quel est l'imaginaire de ce passage par la crête ? Le lieu, en soi, est ordinaire : un axe routier qui quitte l'autoroute, se rapproche d'une petite ville dans un mélange de ruralité et d'urbanisation commençante. Sa singularité se joue à l'horizon, sur l'autre pan de la vallée. Les lointains font bel et bien partie du lieu. Ils l'élargissent et lui donnent une profondeur.

Ce passage est une porte dans le paysage, une porte d'où les lointains se révèlent.

Rien qu'un seuil où nous ne sommes plus ici, ni dans le proche ni dans le voisinage, mais là-bas, sur l'autre versant. Le regard est tourné vers l'ailleurs, au large de l'immédiat. Détaché et contemplatif, il découvre un paysage de lignes mouvantes, de volumes enlacés, s'absorbant et se déliant. Non un lieu de vie, mais la vie des lointains.

Les horizons se balancent. Les collines se lèvent vers le ciel, se dégagent peu à peu les unes des autres. Les bois s'agrandissent, les prairies s'élargissent. Une route là-bas part en lévitation. Lentement des pylônes sortent de terre et s'enfoncent dans l'air. Tous les éléments entrent dans la danse : une gestuelle silencieuse, orchestrée, synchronisée. Ondulation hypnotique. Le paysage se réveille dans l'irréel.

Espace ouvert au rêve. Que se passe-t-il là-bas ? Comment la vie s'inscrit-elle dans ces courbes dansantes ? Qui habite dans ces maisons de l'horizon ? Où conduisent ces routes remontant les collines ? Le quotidien apparaît au loin, comme, lorsqu'en avion, nous approchons du sol et découvrons des villages et des voitures que nous ne verrons jamais de près. Là au loin, à quoi donc s'affairent les humains ?

Peut-être est-ce cela, la présence des lointains. Une façon de voir l'ailleurs plutôt que l'ici, l'avenir plutôt que le présent. Une façon de réinscrire le quotidien dans un ensemble bien plus vaste. De voir l'homme dans le paysage. De se voir soi-même comme un élément d'un tout.

Tout cela ne dure qu'un instant. Aussitôt le regard s'ébroue, revient à la route, au tournant à prendre. Les préoccupations immédiates reprennent le devant. Le quotidien a perdu ses lointains.

10a. Le zoning des champs

Qui sont les progressistes ? Ceux qui entendent conduire leur région à l'heure d'aujourd'hui et à rejoindre la modernité ? Ou ceux qui, tournant le dos à cette modernité déjà dépassée, se voudraient visionnaires et cherchent un avenir différent ? Les deux orientations se traduisent par des propositions radicalement différentes d'aménagement du territoire. La première voie domine largement.

Proche de l'autoroute, un nouveau zoning s'installe. Une zone agricole se transforme en pôle économique. Comme à peu près tous les habitants des environs, je ne fréquente pas les lieux, je les devine de l'autoroute. Une nouvelle route a surgi un jour, partant du bout d'un quartier résidentiel et rejoignant à l'autre bout une entrée de l'autoroute. Une position stratégique. Aujourd'hui, j'y ai jeté un œil. Curieux paysage, malheureusement ordinaire et tellement prévisible.

De larges avenues, bordées de réverbères, quadrillent méthodiquement le plateau situé entre l'autoroute et les habitations. Ces infrastructures soignées attireront à coup sûr les investisseurs. La superficie – une grande plaque de Lego sans relief – est déjà structurée. Des extensions sont possibles. Des embranchements sont déjà présents, s'achevant pour l'heure dans les champs. Il n'y a plus qu'à remplir le vide.

Le processus est en cours. Quelques gros cubes gris sont déjà déposés de loin en loin. La logique des implantations me surprend : un tout gros cube à l'entrée du site, un autre quelques centaines de mètres plus loin, deux ou trois autres plusieurs centaines de mètres plus loin encore, le long de l'autoroute. A-t-on voulu partir de tous les côtés à la fois, en envisageant de combler ultérieurement les trous ? A-t-on laissé les premiers investisseurs s'octroyer les emplacements de choix ? Un peu les deux sans doute.

Entre ces grandes boîtes, les terres sont encore cultivées. Des champs de céréales pour l'essentiel, qui, à la première occasion venue, céderont la place à de nouveaux cubes. À terme, l'agriculture sera expulsée.

Quant aux bâtiments, en béton, en acier et en tôle, aveugles pour l'essentiel, ils sont dotés de grands volets pour faire entrer et sortir les marchandises, entourés

d'un grand revêtement bétonné pour faciliter le va-et-vient des camions. Le modèle est universel.

Transformer un plateau agricole en une étendue la plus plane possible, y dessiner arbitrairement un quadrilatère de voies de circulation et y déposer des boîtes à chaussures. Cette façon d'occuper l'espace me désole. Son simplisme est d'une grande violence, négation du paysage.

Sans doute personne n'a l'idée qu'il y a ici un paysage. Pour tout être doué de « sens commercial », ce sont des terres à exploiter et des espaces à rentabiliser. Le site est une opportunité à ne pas manquer. La proximité de l'autoroute entrave la construction de maisons, est en revanche idéale pour implanter des « zones artisanales ». Être connecté au réseau des grands axes, eux-mêmes connectés aux ports de commerce et aux aéroports internationaux, c'est aujourd'hui un enjeu économique crucial. Sous l'effet de cette connexion doit venir la croissance, credo dogmatique de l'époque. La fortune vous tend les bras.

De quoi nous plaindrions-nous ? Grâce à de tels pôles économiques, nous et nos concitoyens allons pouvoir augmenter notre « pouvoir d'achat », nous acheter des voitures, nous construire des maisons, partir en vacances en avion... Nous sommes tous les « heureux bénéficiaires » de ces pôles, tous complices.

En l'espace de quelques décennies, nous sommes passés d'une logique territoriale à une logique de réseau¹. Une ville, un territoire, la moindre petite parcelle, ne vaut que par son inscription dans ce réseau d'échanges internationaux. Ce serait la seule possibilité d'échapper à la débâcle et la misère. Bénissons les boîtes à chaussures ! Remercions ceux qui ont su attirer les investisseurs !

À moins que ce modèle ne soit déjà révolu, que l'avenir s'en soit déjà allé ailleurs.

Notes

1. MONTULET, Bertrand, *Les enjeux spatio-temporels du social : mobilités*, Paris, L'Harmattan, 1998.

10b. Le nouveau vieil îlot commercial

La sensation d'être n'importe où est malheureusement fréquente. L'époque reproduit en série les mêmes lotissements, les mêmes quartiers d'affaires, les mêmes magasins. On pourrait jouer à chercher les détails qui font la différence. Ils existent bien entendu. L'imaginaire doit bien s'adapter au réel.

Le paradoxe ici, sur une grande place du centre-ville, est qu'un ancien quartier a été supplanté par un nouvel ensemble, avec un souci d'intégration architecturale. Certains traits stylistiques – la couleur du bâti, le gabarit et la forme des fenêtres, la silhouette des toits – répondent au palais historique qui leur fait face. La violence de « l'urbanisme soviétique » est révolue ; désormais, on respecte les lieux...

Sur le côté de la place s'ouvre une artère commerciale, la raison économique du site, son essence mercantile. Je m'y engouffre. Guère de surprise. L'élégance des mannequins s'exhibe dans les grandes vitrines d'enseignes bien connues. La mer bleue, les plages sublimes, les paquebots de luxe se font aguicheurs à la devanture d'une agence de voyages. Pourquoi donc n'ai-je pas la simplicité d'adhérer à ces rêves clefs en main ? Indocile à l'injonction des vitrines, irrévérencieux à leurs charmes, je lève les yeux : des murs lisses, des fenêtres sans encadrement, des surfaces bien polies qui se font face. Mon regard n'en fait qu'une bouchée, il n'a rien à se mettre sous la dent. Tout en haut – la rue est étroite –, le ciel est une étroite saignée. Je me ferais un torticolis à vouloir y prêter attention. Reste à regarder au sol les clinkers – ces succédanés de la pierre de taille.

J'ai fait le tour. Tout est vu. Tout est dit.

Quelques mètres plus loin encore, me revoilà dans le vrai ancien quartier. Le vis-à-vis est instructif. Les vraies vieilles ruelles sont étroites ; pour leur faire écho, on a respecté cette largeur dans la zone commerciale. Les vraies anciennes maisons elles aussi sont hautes, le ciel là aussi est inaccessible, si ce n'est qu'il se découpe au sommet de vieux escaliers ; le nouveau vieux quartier, lui, a aplani le

relief. Les façades séculaires, par contre, sont diverses, plusieurs fois restaurées, aujourd'hui un peu vétustes ; les boutiques internationales ne seraient pas aussi burinées.

Cette nouvelle vieille rue commerçante a un double visage : à la fois moderne et « fidèle » à l'ancien. En elle-même, elle est à la page, semblable à toutes les rues commerçantes d'aujourd'hui. Dans son contexte par contre, elle simule les rues et les bâtiments voisins, en plus lisse néanmoins.

Ce lisse est l'aveu de sa fausseté, de son artifice sans épaisseur. Ce lisse cache la violence de ce monde, l'exploitation sous-jacente à ces apparences clinquantes. En filigrane de ces vitrines, il faudrait voir, en Chine ou au Pakistan, les conditions de fabrication de ces vêtements. Ce lisse ne cache-t-il pas aussi un vide intérieur ? Sous le masque de la consommation et de sa mise en scène, ce quartier, comme tout l'univers dont il est un produit reproduit en séries, n'est qu'un décor. Les vendeurs et les clients ne seraient-ils eux-mêmes que les figurants de ce décor ?

Le fait de « s'intégrer » au contexte renforce ce sentiment d'artifice. On a fait du « simili-vieux », du moderne calqué sur l'ancien. Mêmes formats, mêmes silhouettes, même coloris... en plus net, bien entendu. On a gardé l'image. Cet urbanisme n'est précisément plus qu'une image.

Notre passion contemporaine pour les images, leur omniprésence dans notre quotidien a un curieux effet en retour. Nous fabriquons désormais du réel en images et vivons dans des décors, dans des quartiers qui ne sont que des copies. Une rue commerçante à l'image de toutes les rues commerçantes. Une rue commerçante à l'image des ruelles adjacentes. Des faux pavés qui imitent les pavés, des apparences de façades qui simulent les vraies façades...

Walter Benjamin s'interrogeait, il y a un siècle, sur la reproduction technique des œuvres d'art qui leur ôterait leur unicité et leur « aura¹ ». Aujourd'hui, ce sont des quartiers entiers qui cherchent à imiter, grandeur nature, des pans de villes anciennes. Ces nouvelles vieilles villes sont bien entendu adaptées aux besoins et aux projets contemporains. En comparaison, le vrai vieux fait un peu négligé et n'est plus fonctionnel.

Quelle aura pourrions-nous trouver à ce quartier ? Comment ne pas avoir le

sentiment de s'y mouvoir dans un simulacre ? La question ne veut sans doute rien dire pour les habitués des lieux, qui n'aspirent qu'à consommer des images et à vivre à leur image. L'aura d'aujourd'hui est celle de l'image.

Notes

1. BENJAMIN, Walter, « L'œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique » (1939), in : *Œuvres III*, Gallimard, 2000, pp. 269-316.

11a. L'envers de la zone commerciale

Les commerces se sont repliés sur eux-mêmes dans des espaces spécifiques. Un parking entouré de boîtes à chaussures. Certaines enseignes ont une vitrine, d'autres se contentent d'une entrée, la plus apparente possible. De façon générale, il y a un recto, par où tous entrent, et un verso, que personne ne fréquente. L'étrange est que ce verso peut être du côté des habitations.

C'est ici le cas : comme je sors de cette petite agglomération par un axe principal, j'ai, à ma gauche, un alignement de maisons mitoyennes et, à ma droite, le dos du zoning, qui s'est installé entre la chaussée et le fleuve. Les habitants de ces maisons ont donc comme vis-à-vis des murs aveugles. Ou plutôt un seul grand mur, de toute la longueur du zoning.

En passant en voiture, je n'y prête en général aucune attention. Du côté de la zone commerciale, il n'y a rien à voir, sinon ce mur et un trottoir, où jamais personne ne marche, alors que, de l'autre côté de la route, je peux avoir l'attention attirée par une famille qui rentre chez elle ou par un couple qui sort ses courses de la voiture.

Curieuse sensation que d'être, du côté de la rue, à l'envers du décor. Car il s'agit bien d'un décor. Ces commerces contemporains ne sont, pour ainsi dire, qu'une vitrine, sans nulle arrière-boutique, qui donnerait sur le jardin ou une cour. Rien que des lieux de vente, désertés après l'heure de fermeture. Vus de dos, c'est-à-dire ici du côté de la rue, ils ne laissent rien deviner d'eux-mêmes. Y vend-on de la nourriture pour animaux, de l'électro-ménager ou des vêtements ? En passant, je ne vois que ce rempart de briques rouges, éventuellement, un logo de telle ou telle marque. Soyons contents, ce n'est ni du béton, ni de la tôle.

La route, le trottoir vide, un long mur de bâtiments sans étage, sans fenêtre et sans porte. Ai-je déjà terminé mon analyse paysagère ? Pas tout à fait. Il y a eu le souci de végétaliser le bord de la chaussée : quelques bandes de pelouses et, plantés à intervalles réguliers, des robiniers taillés en boule. Écrin de verdure ou cache-misère ?

Sans doute est-il malvenu de vouloir chercher un esprit des lieux à l'envers d'un décor. Telle est pourtant la réalité : les commerces, vivant sur eux-mêmes, peuvent aujourd'hui se permettre de tourner le dos au reste de la société. Les riverains n'ont plus qu'à vivre face à ce grand dos !

Recto-verso, formule étrange quand il s'agit d'urbanisme, comme si la ville avait un verso. Il faudra pourtant bien le reconnaître. Les centres-villes, les beaux commerces, les quartiers d'affaires... sont de plus en plus une vitrine – au dos de laquelle il vaut mieux s'abstenir d'aller voir. Sans doute, des quartiers malfamés, des bas-fonds ont toujours existé. Ce qui est neuf, ce sont ces envers, où la mise en scène est minimale. Pourquoi soignerait-on l'image de ces lieux sans enjeu commercial et financier ? L'argent se gagne et se dépense de l'autre côté.

Ici, on ne fait que passer... mais les habitants vivent de l'autre côté de la rue. Nous ne sommes pas dans la misère, même si bien sûr les plus fortunés s'abstiendront de vivre le long de cette route. Nous sommes simplement dans la banalité contemporaine. Les devantures d'un côté, de l'autre le quotidien des gens, sans fard, si ce n'est quelques arbres pour masquer l'uniformité. On aurait pu implanter les magasins un peu plus en retrait de la route, mettre de l'habitat en face de l'habitat, ou planter un bosquet plus conséquent, qui aurait donné un véritable tissu végétal au quartier. Mais « la civilisation, on le sait, suit le commerce. »¹ Sans leurs zones de boîtes à chaussures dévolues aux grandes chaînes commerciales, que resterait-il de l'économie de nos petites villes ? Comment pourraient-elles garder un semblant de place et d'importance sur l'échiquier de mondialité ? La priorité a donc été d'implanter ces zonings dans les endroits les mieux adaptés et les plus accessibles en voiture. Quitte à déstructurer l'ensemble du paysage.

En découle un monde compartimenté, aux orientations contradictoires. Comme si chacun restait chez soi, comme si les fonctions (se loger, consommer, se déplacer) étaient cloisonnées, dans le déni de l'urbanité. Pour rendre au quartier sa vitalité, ne faudrait-il pas les faire se chevaucher, les entrelacer, les relier ?

Nos quartiers sont traversés par des frontières internes, des séparations artificielles, bien tranchées. En l'occurrence, ces commerces ne font pas partie du quartier : ils constituent un territoire indépendant, dont le pourtour reste un "no man's land".

Notes

1. CONRAD, Joseph, « Un avant-poste du progrès », in *Inquiétude*, Œuvres tome I, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1982, p. 749.

11b. Le retour du commerce de quartier

Les centres ville ont souffert. Au fil des décennies, les petits commerces ont mis la clé sous le paillason. Les librairies, les épiceries, les magasins d'artisanat, les crèmeries, les boucheries... ont fermé boutique même si tous n'ont pas disparu. Les petites villes en portent les stigmates : dans bien des rues commerçantes, les vitrines sont désormais vides et délabrées. Signe des temps, conséquence d'une mutation des grandes structures économiques.

Le processus est-il irréversible ? Des exceptions, qui se multiplient, laissent peut-être supposer que non. Ici, dans une grande ville, comme d'ailleurs dans presque toutes les grandes villes, la tendance semble s'inverser. Faussant compagnie aux grandes enseignes commerciales, je m'aventure dans une petite rue piétonnière, en train de renaître de ses cendres. Dans un quartier où les magasins étaient presque tous ou moribonds ou à l'abandon, où se multipliaient les chancres, où bien des maisons semblaient en passe de s'écrouler, je découvre de nouvelles boutiques. Une créatrice de bijou, une styliste, des magasins vintage, une épicerie bio, des petits restaurants, une boutique d'artisanat local, une autre de jouets eux-aussi artisanaux... Les façades et les maisons ont été restaurées, les devantures refaites tout en gardant les gabarits d'autrefois. Les vitrines sont imaginatives. La rue a été repavées. L'éclairage remis à neuf. Deçà delà, des chaises et des bancs sortent des maisons et occupent la rue, de même que quelques plantes, en pots ou plantées à même le sol.

La rue a fait peau neuve. On est loin du clinquant des grandes marques, loin aussi de la misère qui s'était installée. Là où les grandes chaînes commerciales défigurent les anciens bâtiments, en plaquant sur la façade du rez-de-chaussée une seule grande vitrine allant du plancher au plafond et s'étendant sur toute la largeur de la maison, ici, par contre, les anciennes façades sont préservées. Rénovées bien sûr, avec de nouveaux châssis, de nouveaux matériaux, un nouveau design, mais dans la continuité de ce qu'elles étaient autrefois. L'ancien retrouve une nouvelle vie dans un esprit contemporain. Il ne s'agit pas de tourner

le dos au passé pour « vivre à l'heure d'aujourd'hui », mais de créer un présent qui intègre le passé.

De quel imaginaire peut se revendiquer cette rue ? Sans doute celui d'un dynamisme économique, associé à des initiatives nouvelles, originales, singulières. Tout en s'inscrivant dans des tendances en vogue, chaque commerce est unique. Leur ensemble donne sa singularité à la rue. Ailleurs, dans d'autres quartiers, d'autres villes, l'esprit est voisin, mais reste à chaque fois singulier.

Comment derrière ces vitrines, ne pas deviner les commerçants eux-mêmes et les clients de ces commerces ? Des « bobos » diront certains, contribuant à la « gentrification » du quartier. De populaire qu'il était, le voilà devenu « branché ». Faut-il s'en désoler ? Regretter l'exclusion des pauvres, ainsi que des dealers et des prostituées ? Faut-il au contraire s'en réjouir ? Approuver ce dynamisme retrouvé ? Le fait est que ces nouveaux commerçants de la rue, et les nouveaux chalands qu'ils drainent, ont changé l'esprit des lieux – devenu plus créatif, plus soigné et plus attractif bien sûr. Ils ont surtout dégagé les potentialités du lieu, réveillé les énergies qui l'avaient animé autrefois pour le faire renaître aujourd'hui. Nous sommes dans une rue médiévale, fidèle à elle-même et pourtant métamorphosée par les tendances contemporaines.

Au cœur d'un quartier séculaire, une rue est toujours marquée par l'histoire. Une certaine veine de l'économie actuelle, malheureusement dominante, y substitue son lustre et sa modernité. Ici au contraire, sans passéisme, le passé nourrit le présent, qui le poursuit, sans le répéter.

12a. La terrasse intérieure

Entre nos achats, nous aimons tous nous poser un instant et parfois prendre un verre. Histoire de nous offrir une respiration avant de partir à l'assaut d'autres boutiques. Bien sûr, le temps manque, il y a encore des courses à faire. Le mieux est de s'attabler à la terrasse la plus proche. Fort judicieusement, elle est là, tout à côté, dans l'allée centrale du centre commercial.

Vous me connaissez déjà un peu, je ne fréquente pas beaucoup ces lieux. Les chaînes internationales, les espaces clos, les lumières artificielles, l'air conditionné, la cohue du début des soldes... ont l'art de me faire fuir. Manifestement d'autres sont plus dociles, voire enthousiastes. Ici on peut rassembler tous ses achats sans même devoir affronter les conditions climatiques.

Je sors du parking sous-terrain et me voilà dans la galerie. Elle ressemble un peu à un aéroport. Elle ressemble surtout à tant d'autres galeries commerciales – les mêmes marques, les mêmes vitrines, la même atmosphère. Aucun dépaysement possible. Non, je suis malhonnête, cette galerie-ci a l'allure sinueuse d'un serpent géant que l'on arpenterait de l'intérieur. Il y a même une toiture vitrée, par laquelle la lumière du jour entre et se mélange à celle des spots. Bref, c'est une réalisation récente, en rupture avec les galeries commerçantes aux couloirs rectilignes et aux plafonds bas. L'architecture contemporaine a retrouvé les courbes.

Voici donc la terrasse. Un ensemble de tables stratifiées et de chaises en plastique au milieu-même du déambulateur. Le sol est bien sûr parfaitement plat, l'éclairage uniforme, la chaleur constante, le fond musical décontracté. Le confort est sommaire mais garanti. Je peux reposer mes jambes et jouir d'un certain répit entre mes dépenses.

J'en profite pour analyser les lieux. Curieux paysage – un extérieur intérieur, un dehors en dedans. Une version aboutie des passages parisiens, à la fois « maison et rue » – selon les mots de Walter Benjamin¹. L'espace pourrait donner la sensation d'être ouvert. Le volume et la profondeur de la galerie rendent ses limites inapparentes et la verrière donne sur le ciel. Ce n'est bien sûr qu'une

illusion : ce paysage est sans horizon, séparé du ciel et de la terre. L'air y est captif. Un semblant de dehors, un simili-extérieur.

Pourquoi donc générer des lieux aussi paradoxaux ? Les architectes auraient pu tout aussi bien concevoir de vraies terrasses en extérieur, tout en veillant à protéger les clients des intempéries et à les maintenir tout proches des commerces. Sans doute fallait-il préserver la bulle, la garder repliée sur elle-même, comme si le lieu devait s'enrouler sur lui-même.

Un monde sans dehors. Quand nous en sortons, nous y restons encore. Comme dans ces salles de labyrinthe imaginées par Borges, dont les issues ne donnent que sur... le labyrinthe. Comme avec l'anneau de Moebius, où le recto conduit au verso, qui reconduit lui-même au recto. Ici, l'extérieur est encore à l'intérieur, sans susciter néanmoins un sentiment de claustrophobie. Ce pseudo-extérieur offre une pseudo-respiration, suffisante pour rester en apnée dans cet univers commercial.

Surtout dissuader le client de sortir, d'aller voir ailleurs. Tout est ici ; il n'y a rien d'autre à chercher autre part... si ce n'est le tout autre. Cette galerie commerçante matérialise à merveille la « sphère » repliée sur soi de notre économie globalisée. « L'espace intérieur du monde du capital n'est ni une agora, ni une foire à ciel ouvert, mais une serre qui attire vers l'intérieur tout ce qui se situait jadis à l'extérieur.² »

La capture est bien sûr plus imaginaire qu'effective, il suffit de trouver la vraie sortie. Mais si l'imaginaire a bien opéré son envoûtement, l'extérieur reconduit au même intérieur, à un autre centre commercial, un peu différent mais au fond identique. Cet imaginaire se doit d'assimiler ou d'abolir tout réel qui lui est extérieur.

Notes

1. BENJAMIN, Walter, « Paris, capitale du XIX^e siècle », dans *Œuvres*, tome III, Gallimard, 2000, p. 60.
2. SLOTERDIJK, Peter, *Le palais de cristal*, Fayard, 2006.

12b. La terrasse improvisée

Les terrasses de café sont des institutions séculaires. Aux premiers jours de beau temps, aux premiers rayons de soleil après la pluie, elles sont prises d'assaut. Les assaillants ne sont pas partout les mêmes. Comme les cafés eux-mêmes, comme les quartiers, comme les commerces, chaque terrasse a son public. Et les publics ont leurs habitudes et leurs modes. Il y a bien sûr les terrasses archétypales et immuables, celles des grands cafés avec leur auvent, leurs guéridons et leurs fauteuils en rotin, figures indémodables des grands boulevards, un reste de la Belle Époque préservé dans la nôtre. Au fil des décennies, d'autres figures sont apparues.

Depuis quelques années, je vois fleurir des terrasses improvisées. Coins de trottoir colonisés par quelques tables qui n'y étaient pas invitées. À celle où je m'installe, les pavés sont gros et irréguliers ; ma chaise ballotte d'un pied sur l'autre, tout comme la table. Léger inconfort dont je m'accommode volontiers. Le trottoir lui-même est fort étroit : les établissements, avec la bienveillance des autorités, ont empiété sur l'espace public.

Le mobilier lui aussi a ses airs d'improvisation. Ici ce sont des chaises et des tables pliantes ; ailleurs un bric-à-brac chiné dans les brocantes. Dans un cas comme dans l'autre, cela fait provisoire, voire approximatif. Rien de bien durable, ni de précieux. Toutes choses qui pourront, à volonté, être déplacées, rangées, entrées et ressorties.

Le contexte est résolument urbain. Voisin du centre, un peu à l'écart des axes commerçants où règnent les grandes vitrines et les grandes marques, le quartier est une bigarrure de vieux commerces et de boutiques contemporaines, un panaché de cultures artistiques et alimentaires. Le nouveau et l'ancien s'entremêlent. La terrasse elle-même ne modifie structurellement rien au lieu, mais lui donne pourtant un aspect différent, nouveau et plus fantasque.

Nous sommes devant un cas typique de ce que les Canadiens appellent « frontage », empiètement de la sphère privée sur la sphère publique, débordement de l'intérieur sur l'extérieur, ou zone frontière entre les deux. Les limites entre le chez soi et le dehors sont floues ; les deux se superposent.

Le lieu, il faut le reconnaître, n'a pas les attraits du grand paysage. De grands immeubles, le va-et-vient des voitures et des piétons, le bruit de fond constant, tout ici contient la sensation d'ampleur. Je suis dos au mur, l'espace se ferme derrière moi. Sur ma droite, le pâté de maisons me laisse bien peu de recul. Le lieu pourtant respire. Comment ne pas sentir la profondeur de la place, même couverte de voitures ? Comment ne pas sentir l'immensité du ciel, dont un large pan se dégage, même sans y prêter attention ? Comment ne pas éprouver ces ouvertures vers le fleuve, même s'il est caché ? L'air de rien, de ma chaise, je jouis de lointains, où mon regard peut vagabonder.

Le public d'une telle terrasse est, on s'en doute, bien défini. Il faut pouvoir se plaire dans cet approximatif et ce fantaisiste. Rien n'est vraiment net ni confortable. On s'y sent même un peu intrus, occupant un trottoir qui ne nous est pas destiné, gênant le passage des piétons. Tout cela est gentiment transgressif¹, brouillant la frontière entre l'espace du café et l'espace de la rue, entre les conversations personnelles et la vie en société. Transgression en somme bien innocente. S'installer sur le trottoir – une attitude bien inoffensive ! Elle serait plutôt de nature à attirer la sympathie, parce que susceptible de développer une vie de quartier, des relations de voisinage ou une certaine complicité. Si les piétons, obligés de nous frôler, ne sont pas de trop mauvaise grâce ou si un passant nous est vaguement connu, ce sera l'occasion de se dire bonjour et peut-être d'échanger quelques mots.

Que se dégage-t-il donc de singulier dans cette inadéquation entre le mobilier et le trottoir ? Quelques chaises bancales sur des pavés instables. Quoi de plus banal ? Quel charme peut-on donc bien y trouver ? Le plaisir enfantin de faire balancer sa chaise d'un pied sur l'autre ? Peut-être. Dans cet agencement amateur et incertain, dans ce flottement, où les choses ne paraissent pas tout à fait à leur place, il y a je-ne-sais-quoi de jouette.

Mais derrière l'apparence ludique, se découvre l'élémentaire – le contact avec le sol. Loin du confort lisse des dalles ou des chapes, l'irrégularité des pavés ne se fait pas oublier. Sur ces chaises instables, même assis, nous restons les pieds sur terre, mais jamais tout à fait assurés. De passage provisoire sur ce sol qui nous accueille, et nous impose ses contraintes – ses bombés, ses fractures, son relief –, il nous faudra bien nous adapter. Par essence, nous sommes attachés à la terre. Le plus souvent, nous l'ignorons. Une instabilité, même ténue, nous le rappelle.

L'imaginaire de la terrasse improvisée sur le trottoir ne serait-il pas celui d'un être conscient de son appartenance terrestre ?

Notes

1. DE CERTEAU, Michel, GIARD, Luce, MAYOL, Pierre, *L'invention du quotidien*, Op. cit., p. 27.

Le loup invisible

« C'était l'immobilité d'une force implacable couvant on ne savait quel insondable dessein. Elle vous contemplait d'un air plein de ressentiment. »

Joseph Conrad

Revenu de l'Est ou bien du Sud, venu surtout du fond des âges, le loup a traversé une longue absence. Il est là, à nouveau. Tout le monde en parle, la presse s'en repaît, les polémiques s'engagent, et moi, je rêve d'entendre son hurlement, d'apercevoir sa silhouette. À pied, en voiture, je surveille les sous-bois, les orées, les lisières. Cette forme, dressée au fond du pré, à la tombée du jour ? Trop grand pour un renard, trop à l'écart pour un chien... Et là, au cœur des solitudes, cette ombre dans la pénombre ?

Je n'ai pour l'heure rien vu, rien entendu... mais le paysage a changé. Le loup est là ! Omniprésent bien qu'invisible. Les forêts se sont approfondies. Les campagnes se sont ensauvagées. Les troupeaux sont menacés.

La menace est-elle réelle ? Les études prolifèrent ; les arguments divergent. Les spécialistes décideront.

Autre chose se cache dans les fourrés de mon esprit : ce loup est-il un mammifère ou un descendant de la fable ? Un peu les deux, les deux en un. Vouloir trancher le dilemme raboterait l'événement. Une figure de légende s'est faufilée dans la réalité. Tapi dans les bois, un mythe est de retour.

Aujourd'hui donc, je chercherai, nous chercherons, faute de voir le loup, à découvrir un monde où son personnage se cache à nouveau.

En matière de cachettes, les Ardennes, la Lorraine, les Vosges... offrent l'embarras du choix. Fossés, talus, massifs, halliers, buissons, les moindres haies sont des antres. Le territoire du loup est un tissu de repaires, un paysage de secrets.

Le loup est là ! Il nous a entendus. À pas feutrés, il s'est enfoncé dans l'opacité. Embusqué, immobile, il nous guette. Au fond des taillis, nous le soupçonnons. Nous marchons dans une fable, nous nous promenons dans nos jeux et nos peurs

d'enfants. Les forêts sont redevenues légendaires ; les contes, réalité. Les sous-bois se sont métamorphosés. Broussaille chargée de symboles, buissons emplis de fantômes. Impossible de le débusquer ou de ne voir que des sous-bois. C'est en retrait que se tient le secret : derrière les fûts, à couvert du feuillage, dans les replis de l'ombre. Si la peur du loup est une affabulation, l'obscurité est son refuge. Seule une forêt transparente pourrait chasser la légende.

Sans se montrer, parce qu'il ne se montre pas, le loup tourne nos yeux vers l'invisible, à l'affût d'une nature voilée. Il nous réveille à l'énigmatique, nous rappelle que nous vivons en lisière du sauvage, à la porte du ténébreux.

Et si le loup n'y est pas, demeure l'écho du mystère.

13a. Une haie vivante

Le remembrement rural les a systématiquement éliminées, pour gagner des terres, uniformiser l'espace et faciliter le travail. Les campagnes se sont dénudées et la faune en a souffert. Aujourd'hui, de façon encore timide, elles ressurgissent pour diverses raisons, écologiques ou esthétiques. Chacune à leur manière, les haies redessinent le paysage dans des styles et des esprits différents.

Un quartier résidentiel, à la limite de l'openfield. À l'arrière des maisons, la vue s'étend sur des kilomètres de campagne, de prairies, de champs et, à l'horizon, de bois. Les jardins ont été conquis sur les terres agricoles. Celui-ci est singulier, il a transfiguré une prairie en un grand verger, bordée d'une haie bien dense. La dernière avant l'étendue des champs.

Je marche le long de ce rideau vert. On est à la mi-avril. Les verts sont tendres, multiples, d'autant plus multiples que la variété des végétaux l'est elle-même. Des saules, des charmes, des cornouillers, des aubépines, des cognassiers, des mirabelliers, des pommiers sauvages, des néfliers... Chaque buisson a sa palette de couleurs, voisine des autres et pourtant si différente. Les lumières de fin d'après-midi traversent ces feuillages et y accrochent « ses haillons d'argent », d'or, de vermeil, de pourpre, d'émeraude, de blanc et même de noir.

Le soleil n'est pas le seul à se faufiler dans les buissons. De petits bruits frétilent parmi les branches. Des frémissements résonnent – d'abeilles et de bourdons. Une fauvette babille, des moineaux piaillent, une linotte s'envole. Un léger vent chargé d'effluves tente d'éveiller des souvenirs au creux de mes narines. L'air lui-même caresse les feuilles.

Cette haie n'est pas une séparation, ni une frontière. Le monde entier y passe ! Elle est en permanence une porte ouverte, qui sollicite les insectes, les oiseaux... et toute une faune cachée. Qui sollicite aussi l'air qu'elle respire, la terre qu'elle aspire, la lumière qu'elle retient. Même si elle délimite les lieux, elle les ouvre. Où finit le verger ? Où commencent les champs ? Ces arbustes sont l'entre-deux où l'extérieur empiète sur l'intérieur, l'intérieur déborde sur l'extérieur, le dedans et le dehors s'enlacent. Le monde s'engouffre ici dans le jardin pour repartir au loin, en courant d'air, en migration. La haie est la membrane de cette respiration.

« Dans un paysage, l'unité des parties, leur forme, vaut moins que leur débordement ; il n'y a pas de contours francs, chaque surface tremble et s'organise de telle manière qu'elle ouvre essentiellement sur le dehors. Les "choses" du paysage ont une présence au-delà de leur surface, et cette émanation particulière s'oppose à toute discrimination véritable. »¹ Si la formule de Corajoud se veut universelle, force nous est de reconnaître que, dans un paysage, certaines "choses" s'enferment plus que d'autres dans leurs contours. Cette haie-ci, au contraire, est un contour qui rayonne hors de soi et qui, réciproquement, accueille ce hors-de-soi.

La richesse écologique de cet alignement d'arbustes est évidemment le fruit d'un choix délibéré. Ces végétaux indigènes composent un tout attractif pour les abeilles. En même temps qu'elles, tout un peuple d'insectes mellifères, d'oiseaux insectivores et granivores – des espèces qui se raréfient depuis quelques décennies – s'est empressé de coloniser les lieux. Un seul coup d'œil, un peu attentif et un rien initié, permet de s'en apercevoir. La multiplication de pareilles haies serait une manne pour l'environnement. On se met à rêver que le projet puisse essaimer.

Derrière l'écologie, c'est un état d'esprit qui transparait ici : une façon de laisser venir le monde à soi. Laisser croître plutôt que produire. Accueillir plutôt que forcer. Inviter la nature plutôt que de chercher à la maîtriser, sans pour autant perdre de vue qu'il nous faut nous en nourrir, en vivre. Cultiver ici n'est pas contraindre la terre à nous livrer ses richesses en l'appauvrissant. Une réciprocité s'impose : les dons de la terre font de nous ses obligés. La nature est cet Autre auquel nous sommes redevables de presque tout. Sa générosité lui donne même un ascendant sur nous. « Donner, c'est manifester sa supériorité, être plus haut [...] ; accepter sans rendre ou sans rendre plus, c'est se subordonner [...] devenir petit. »²

Les limites de nos jardins disent tout de nos relations à l'altérité.

Notes

1. CORAJOUD, Michel, *Le paysage, c'est l'endroit où le ciel et la terre se touchent*, Actes

Sud, 2010, p. 11.

2. MAUSS, Marcel, « Essai sur le don » (1923-1924), in : *Sociologie et anthropologie*, PUF, 1950, p. 270.

13b. Une haie rempart

Certains jardins sont un poème, d'autres une comédie grotesque, caricaturale au point d'en être risible. Ils ne donnent guère envie d'entrer dans la tête de ceux qui les ont aménagés et y demeurent. Même si, on l'imagine, eux s'y complaisent.

Au hasard de mes randonnées, je croise régulièrement ces panonceaux qui me laissent toujours un peu rêveur : « Je monte la garde. » Cette fois-ci, je n'en comprends vraiment pas l'utilité tant tout le contexte est explicite. Un pavillon cubique, des années septante ou quatre-vingt, entouré d'une haie rectangulaire de thuyas, bien dense, bien épaisse, bien opaque, bien haute. Elle est elle-même ceinturée d'un grillage aussi haut qu'elle, qui la double. Entre les deux, la terre est nue, raclée par les allers et venues constantes de deux dobermans, bondissants et hurlants. Fallait-il vraiment signaler qu'ils montent la garde ?

Pour compléter le tableau, il ne manque ni la grille métallique qui s'ouvre avec une télécommande, à laquelle est accolée une ampoule qui clignote au moment de l'ouverture et de la fermeture, ni la caméra de surveillance, pour le cas où les chiens n'auraient pas rempli leur rôle. Deux précautions valent mieux qu'une, et vingt que dix.

Derrière la grille, je devine le chemin, bien net, qui mène en ligne droite jusqu'à la porte, la pelouse bien tondue et l'absence de toute fleur, comme de tout autre végétal que du gazon. Par contre, personne ne s'attarde dans ce jardin, tant il doit être oppressant. Le propriétaire a d'autres chats à fouetter...

On dit souvent que les chiens ressemblent à leur maître. Que dire des jardins ? Celui-ci est emblématique. Ne voyant pas le maître des lieux, je ne peux que l'imaginer. Un homme, d'un certain âge, aigri et grinçant, en guerre avec le monde entier, et pour qui le mot réactionnaire serait presque doux. J'aimerais me tromper, mais son jardin est tellement explicite...

Où est la limite entre soi et le monde ? Entre soi et les autres ? À la surface de la peau ? Aux murs de la maison ? À la haie du jardin ? Au bout de la rue ? À la frontière du pays ?... Toutes ces lignes sont révélatrices d'une manière d'être présent au monde et de l'accueillir, ou de s'en protéger. Tous, nous les esquissons,

consciemment ou inconsciemment, seuls ou collectivement. Elles prennent à chaque fois une autre forme, génèrent un autre espace, manifestent un autre imaginaire.

Cet imaginaire-ci est effrayant. Il ne voit le monde qu'hostile, en l'autre qu'une menace. Est-il lucide ? Il est surtout mortifère et engendre l'hydre dont il entend se protéger. Cet imaginaire est d'autant plus terrifiant qu'il ne s'arrête pas à un jardin ou à un individu, mais se répète au cours de l'histoire et au cœur de nos sociétés.

Un monde fait de séparations, de clôtures, de remparts et de frontières hermétiquement fermées. Un beau programme politique ! Celui qui y adhère, le défend ou le promeut a-t-il conscience qu'il se met lui-même en prison, où il ne pourra qu'étouffer dans sa propre haine ? Le monde qu'il produit s'étrangle tout seul. Comment pourrions-nous vivre sinon dans la respiration entre soi et les autres ? Les exclure en fait nécessairement des ennemis.

Si une haie, par définition, est aussi une séparation, celle qui n'est que cela n'est plus une haie. Univoque, elle se nie. Une véritable haie tout à la fois sépare et réunit. Elle vit de ses trouées, qui font vivre le jardin.

Cette réflexion est certainement outrancière. Elle extrapole, en devinant dans un simple alignement de thuyas tout un univers mental et un projet de société. Ce ne sont là que quelques buissons, quelques fils de fer et deux chiens. À voir. Mais le propos est surtout dérisoire parce qu'il n'arrivera jamais à convaincre celui qui a planté ces buissons. Sa haie se veut bel et bien un rempart ; les autres sont bel et bien des ennemis. Son imaginaire colle à sa réalité, sans faille.

14a. Le pré dans le vallon

Il est des reliefs voluptueux. La courbure de ce pré me charme. Un galbe souple, légèrement incurvé, dévale en torsade vers le ruisseau. Ce geste tendre, rond et doux, dans ses bras m'enveloppe. Une route de campagne longe la prairie, suit son mouvement, est elle-même soulignée par une haie sauvage, parsemée d'aubépines, de prunelliers, de sureaux et d'églantiers...

Sur l'autre rive du ruisseau, la pente est boisée de chênes et de hêtres. Au fond de la prairie, un ancien moulin à eau est tapi dans la verdure. En haut de la côte, en bordure du plateau, un village émerge des buissons.

Dans la lumière du matin, les herbes pétillent. Une mosaïque émoussée par les doigts du soleil. Je ne reconnais pas les graminées, mais je vois bien qu'elles sont légion. Les unes plus drues, les autres plus frêles. Grandes ici, filiformes là-bas. Tantôt longues, tantôt courtes. En lame ou en épis. Chacune avec ses éclats de vert, de jaune, d'argent et d'or. Parmi elles scintillent des renoncules, des marguerites, des ombelles... en grappes diffuses. L'air, humide et frais, est saturé d'arômes où l'aubépine domine.

À l'arrière du pré, un petit groupe de vaches et quelques chevaux somnolent, paisibles et indolents. Une buse s'envole. Un lièvre m'aperçoit, se dresse pour m'observer, avant de bondir entre les herbes.

Une campagne archétypale, un monde immuable, comme si cette prairie était là depuis toujours, droit sortie d'Homère ou de Virgile. Le relief en pente assez forte, trop accidenté pour devenir un village, trop peu pour rester un bois, et le ruisseau tout proche disposaient le lieu à devenir un pré. Sa silhouette, toute en courbes, correspond aux mouvements du terrain. Ses arrondis s'achèvent dans les méandres du ruisseau et dans les talus qui précèdent le plateau. Les haies se sont accrochées là où la pente s'accroît. La route, sinueuse, passe où elle devait passer. Le moulin est là où il devait être. Les animaux ont fait leur vie ici, appartiennent aux lieux. À force de passages, les vaches ont tracé des sillons dans les formes du relief. Le lièvre serpente dans les variations du terrain. À la tombée de la nuit, les chevreuils usent des mêmes couloirs.

Tout ici résonne en harmonie. Le dessin des herbes et les touches de fleurs, le geste du ruisseau et le mouvement des haies, la ligne souple de la route et la ponctuation subtile du moulin, le flegme du troupeau et l'arrêt soudain du lièvre... se répondent en un seul rythme. Le vallon n'est qu'une seule vague ; en vaguelettes, il se divise et se rassemble.

L'histoire semble sans prise. Le temps s'enroule sur lui-même, s'endort dans un rêve sans fin.

En néo-rural, citadin des champs, me suis-je laissé duper par cette image bucolique des campagnes, traditionnelle mais révolue¹ ? Les outils agricoles modernes ne s'encombreraient plus d'un tel relief, ou bien le redessineraient dans des formes plus mécaniques, en supprimant les résistances encombrantes et les accidents superflus. « Tout l'effort technique du siècle s'est employé à faire table rase, à utiliser le territoire comme un support amorphe où pourraient se déployer "librement" toutes les stratégies d'aménagement. L'outillage dont nous disposons est si violent qu'il n'a plus à négocier son effort avec le site ; il peut tout rectifier, tout géométriser, tout homogénéiser. »² Le plateau agricole, soumis à ces stratégies, et donc uniformisé, commence au-dessus du vallon. Tout comme moi, le lièvre le méprise. Un peu plus bas dans la vallée, la balafre d'une ligne à haute tension est aussi l'un des stigmates du XX^e siècle.

Peut-être le XXI^e siècle est-il en train de comprendre que les efforts du XX^e furent destructeurs. Ce que l'on a cru un progrès n'était-il pas une course en avant, niant son propre sol ? Aujourd'hui, nous retrouvons une autre campagne, ou plutôt nous la réinventons, avec des moyens techniques moins violents.

Témoin de l'aujourd'hui ou de toujours, ce petit vallon rassemble en un seul trait, en un seul geste, les vies sauvages et domestiques. Parmi les vides et les silences, leurs langues multiples – végétales, animales, humaines – s'écoutent et se répondent.

Notes

1. DONADIEU, Pierre, *Campagnes urbaines*, op. cit., p. 55 et p. 116.

2. CORAJOURD, Michel, *Le paysage, c'est l'endroit où le ciel et la terre se touchent*, p. 19.

14b. Un gazon universel

Il est tellement banal qu'on ne le voit pas, tellement partout qu'il paraît nécessaire. Le gazon bien tondu se décline sans fin, s'entretient tous les week-ends, pour « l'immense plaisir » des oreilles du voisinage. Depuis que je connais les joies d'une friche vouée au fauchage tardif ainsi que le bonheur du jardin en mouvement, où les herbes rivalisent dans la hauteur et où les chemins se déplacent au fil des saisons¹, je regarde ces pelouses d'un œil plus perplexe.

J'aurais pu choisir n'importe quel gazon. Celui-ci est ras, bien dru, bien dense, uniformément vert, parfaitement entretenu, dépourvu de mousses et de taupinières. Pas une seule de ses herbes ne déborde sur les chemins ou dans les parterres de fleurs. Tout cela est parfaitement net – fruit d'un labeur consciencieux, régulier et systématique. Jamais personne ne le foule si ce n'est pour le tondre. Et si un ballon traîne en son centre, c'est que les propriétaires sont en vacances et simulent une présence.

Ce gazon-ci, presque parfait, est plus insigne encore. Le terrain, vallonné, a été retravaillé pour la circonstance et remis à plat. Le relief naturel, un petit creux humide, n'aurait permis qu'un résultat approximatif. Il se serait mal prêté à un jardin aussi impeccable, digne d'un catalogue de parcs et jardins. Il a donc fallu consentir un effort énorme pour installer et entretenir un telle pelouse (utiliser un bulldozer, mettre en place tout un système de pompage et de drainage). Pour y prétendre, une lutte acharnée contre les éléments naturels, obstinément hostiles à de telles réalisations, s'impose.

Au philosophe que je suis, ce petit tapis vert pose une multitude de questions. Quels sont les moyens et le temps nécessaires pour obtenir un tel résultat ? Un tel travail n'est-il pas illusoire, aussi désespéré que celui de Sisyphe remontant sans fin sa pierre au sommet d'une colline ? Pourquoi une telle obstination à s'opposer au naturel ? Par quelle puissance titanesque ce modèle du « green » a-t-il pu s'imposer aussi universellement ? Et, en définitive, ici comme partout ailleurs, quel est le rêve poursuivi ?

Nous avons bien sûr des esquisses de réponses, multiples et complémentaires. La volonté de dominer la nature est une histoire ancienne², entamée peut-être

dès l'Antiquité, mais surtout constitutive du projet de la pensée et de société des Modernes. Nous en sommes les héritiers, qu'on le sache ou non. Il est piquant de se dire que celui qui tond obstinément sa pelouse chaque semaine est redevable au cartésianisme, voire au platonisme. Un épigone d'autant plus servile qu'il n'interroge pas la philosophie dont il est tributaire, qu'il n'en a pas même conscience.

Cette explication est évidemment trop générale. Plus proche de nous, au cours du XX^e siècle, le « green », même si ses racines sont anglaises, est un produit de l'«*American way of life*». « La surface de gazon devient [...] une sorte de vitrine de l'identité américaine »³, « [...] jouxtant l'habitation, (elle) se transforme en une sorte de lieu commun appelé à devenir, bien au-delà de ses fonctions, un symbole des classes moyennes blanches [...] »⁴.

De l'Amérique à l'universalité, il n'y a qu'un pas, franchi par le cinéma et les médias. Cette universalité n'aurait toutefois jamais été possible si ce gazon n'avait trouvé partout un terreau fertile, s'il ne s'était enraciné dans une angoisse bien profonde : la hantise du vieillissement⁵. Ce vert perpétuel, jamais flétri, jamais jauni, est la métonymie de la jeunesse inaltérable, objet de nos fantasmes occidentaux. Nos pelouses ont échappé au Temps, « dieu sinistre, effrayant, impassible », ce « joueur avide qui gagne sans tricher, à tout coup ! »⁶ Comment ne pas savourer les charmes verdoyants d'une telle victoire sur l'invincible, notre « obscur Ennemi ? »⁷ Pour y parvenir, il a fallu bien entendu anéantir la vie elle-même – les papillons, tous les insectes, les fleurs sauvages, toutes les mauvaises herbes...

Voilà ce que me dit ce gazon, presque tous les gazons : un mensonge illusoire, une tricherie pathétique. La perpétuelle jeunesse ne s'obtient qu'au prix d'un artifice constant. Le désir de figer le cours des choses est un effort désespéré de chaque instant, de chaque tragique samedi voué à la tondeuse. Mais que ne ferait-on pas pour contenir l'irrévocable ?

Notes

1. CLÉMENT, Gilles, *Le jardin en mouvement*, Sens & Tonka, 1991.

2. Entre autres références pléthoriques : HADOT, Pierre, *Le voile d'Isis, Essai sur l'histoire de l'idée de nature*, Gallimard, 2004.
3. MOTTE, Jean, « Des pâturages anglais à la pelouse américaine » in : *L'herbe dans tous ses états*, Champ Vallon, 2011, p. 146.
4. Idem, p. 145.
5. Idem. p. 147.
6. BAUDELAIRE, Charles, « L'horloge » dans *Les fleurs du mal*, Œuvres complètes, tome I, op. cit., p. 81.
7. BAUDELAIRE, Charles, « L'Ennemi », idem, p. 16.

15a. Le plateau nu

Dans l'imaginaire collectif, celui des citadins en particulier, la campagne et la nature sont associées. Sans doute faut-il s'entendre sur les mots. « Campagne » et « Nature » sont des concepts pour le moins évasifs, ouverts à une multitude de sens et d'interprétations. De quelle campagne et de quelle nature parle-t-on ? Une étude étymologique, nourrie de références littéraires et philosophiques, donnerait toute l'ampleur, voire la démesure de la question. Plutôt que de m'aventurer dans ce labyrinthe conceptuel, je m'en vais regarder le long des routes.

Nous sommes début avril. Par la grand-route, je sors d'un village et vois déjà le suivant, quelques kilomètres plus loin, à l'autre bout du plateau. D'un bourg à l'autre, mon chemin est rectiligne, légèrement incurvé. Entre deux crêtes, colonisées par les villages, le plateau forme un creux aplati où s'étalent les champs. À cette saison, ils se résument à de grandes étendues de terre, uniformes, à de belles surfaces monochromes, brunâtres, grisâtres, plutôt beiges, vaguement rousses. C'est du travail soigné. Sur des kilomètres carrés, la terre a été retournée, labourée, méticuleusement peignée. En passant en voiture, il est presque impossible de distinguer ces champs les uns des autres, ils se répandent en une seule grande plage d'un horizon à l'autre. Il y a bien là-bas un silo à grain, là-bas un hangar et, dispersées, quelques éoliennes. Mais ces éléments semblent comme perdus, coupés les uns des autres, éparpillés.

Le printemps est bien là, ensoleillé depuis plusieurs jours. Alors qu'un peu partout les bourgeons explosent, l'herbe pousse, des ficaires, des primevères, des corydales fleurissent... ici il n'y a rien. La terre est nue, résolument, offerte aux semences, à l'exclusion de toute autre végétation. Un petit désert bien travaillé, en mottes systématiquement retournées. L'impact de la machine est manifeste. Elle a tout aplani, rassemblé, nettoyé, traité. Toute vie sauvage a été expulsée – il n'y a pas plus d'oiseaux que de fleurs. Aucune alouette, aucun bruant. Le paysage est parfaitement domestiqué, la nature soumise à la planification agricole.

Il ne me viendrait pas à l'esprit de stationner ma voiture et de m'en aller me promener dans ces champs. L'odeur rêche et le vent sans retenue m'en dissuadent, de même que cette étendue nue, en tous sens identique, où je serais

livré à tout regard. Pas un arbre dont je pourrais me rapprocher, avec qui ma silhouette pourrait dialoguer. Pas une haie que je pourrais longer. Morne plaine.

L'esprit des champs ? Si la nature, selon la formule d'Héraclite, aime à se cacher¹, ici elle a été particulièrement bien occultée. Sans doute, cette agriculture continue à puiser dans les ressources de la terre, à faire usage des vertus du soleil, de l'air et de l'eau. Les quatre éléments restent bien présents, à l'état pur, élémentaire, pour ainsi dire. Difficile toutefois de deviner une mythologie dans ce paysage. « Ici les dieux sont absents. » pourrions-nous proclamer, en un autre clin d'œil à Héraclite².

L'économie moderne, et les forces de production qui y sont associées, n'a que faire de la mythologie. « La bourgeoisie capitaliste, disait Marx, a noyé les frissons sacrés de l'extase religieuse, de l'enthousiasme chevaleresque, de la sentimentalité à quatre sous dans les eaux glacées du calcul égoïste. [...] À la place de l'exploitation que masquaient les illusions religieuses et politiques, elle a mis une exploitation ouverte, éhontée, directe, aride. »³ Aride est le mot ! Ce qui vaut pour le prolétariat, vaut a fortiori pour les terres, même si Marx et ses héritiers ne s'en sont guère souciés. Cette vision prosaïque de la campagne, exploitant les ressources naturelles sans état d'âme, n'est manifestement pas révolue.

Comment parler de l'esprit de ce plateau agricole, qui, à l'évidence, a été expurgé de tout imaginaire ? Comment même parler de cette plaine-ci en particulier, qui est tellement identique à l'ordinaire des plaines agricoles ? Tel est sans doute le coup de force du modèle économique dominant : laisser croire qu'il est dépourvu de toute idéologie ou de tout imaginaire. Comme si on ne s'y occupait que de la réalité elle-même. On fait de l'agriculture, un point c'est tout. Escroquerie d'autant plus pernicieuse qu'elle est dupe d'elle-même. Y a-t-il une vie humaine sans imaginaire ? Y a-t-il un lieu qui ne soit habillé de sa présence ? La nudité de ce plateau agricole dit tout d'un monde où la question de la rentabilité a englouti toutes les autres.

Cette campagne nous parle moins de la campagne, et encore moins de la nature, que d'un modèle économique. « L'expansion illimitée de la production et de la consommation devient la signification imaginaire dominante, et presque exclusive, de la société contemporaine. »⁴ Partout où le productivisme et le consumérisme conservent une place exclusive, l'esprit des campagnes sera malmené, sinon absent.

Notes

1. HÉRACLITE, fragment 123, une belle lecture de cet aphorisme est faite par Pierre HADOT, *Le voile d'Isis*, op. cit., pp. 27-31.
2. « Ici aussi les dieux sont présents. » Cité par Aristote dans *Parties des animaux* A5, 645 a 17.
3. MARX, Karl et ENGELS, Friedrich, *Le manifeste du parti communiste*, (1847), Union Générale d'Éditions, 10/18, Paris, 1980, pp. 21-22.
4. CASTORIADIS, Cornelius, *Le monde morcelé*, Seuil, Paris, 1990 p. 169.

15b. Le champ enchanté

Entre les maisons, je longe une haie de prunelliers, à ma droite, et, à ma gauche, un alignement de charmes et de chênes, déjà âgés, irrégulièrement espacés les uns des autres et envahis par le lierre. Le sentier est boueux, s'esquisse à peine entre les herbes. Je tombe sur deux « cabanes » de potager – du bricolage, de la récupération... toute l'invention du quotidien. Une vieille table, un étalage de fortune, quelques cageots... tout cela n'est pas bien prestigieux, ni bien coquet, fait un peu bric-à-brac. Le « champ » commence juste après : d'abord de jeunes fruitiers, accolés au grand potager, et, un peu loin, quelques serres, elles aussi sans élégance.

Les labours sont droits, mais gardent un quelque chose d'irrégulier. Quelques lignes passent par-ci, quelques autres par-là ; l'une ou l'autre, presque dissimulées, se faufilent entre les serres. Quant aux plantations, ce sont des choux et des salades d'une multitude de variétés, des plants de carottes multiformes, des poireaux trois fois plus petits que ceux qu'on trouve en grande surface, des cardes, de légumes oubliés (panais, topinambours...), etc. Une diversité étonnamment nombreuse pour une superficie somme toute limitée. Chaque légume est tout aussi étonnant – un individu à chaque fois singulier. Cette pomme de terre est toute menue, celle-là bien dodue, telle autre a la forme d'un cœur et ces deux-là sont siamoises. Irrégularité inaccoutumée pour qui est habitué aux légumes bien calibrés.

Un projet d'agroforesterie est en chemin. Des cassis, des groseilliers, des framboisiers jouxtent de jeunes cerisiers, pommiers, poiriers. Des rangées de légumes et de fleurs mellifères sont plantées à leur pied. Tout cela grouille, foisonne, s'enchevêtre.

Les sentiers sont incertains. Les « mauvaises » herbes, contenues sans être éradiquées, abondent. Certaines sont manifestement appréciées. Il y a des papillons, des bourdons et, à coup sûr, toute une autre faune qui se tient tapie. Le sauvage est bienvenu.

L'ensemble n'a rien que d'ordinaire, délimité par les habitations, les jardins et les prairies voisins. L'espace est aujourd'hui grand ouvert – seules de vagues limites

cernent le champ –, mais les petits fruitiers et les hautes tiges vont prendre de l'ampleur avec les années et enserrer davantage le lieu. Le terrain est en devenir. Les arbres doivent grandir, les alignements évoluent au gré des saisons et des plantations, les constructions sont provisoires. Le lieu ne fait que s'esquisser.

Il y a ici un quelque chose de rêveur. Reconvertis d'une autre vie, les objets eux-mêmes ont un aspect insolite. Quelle fut l'histoire de cette vieille table avant que de trouver sa place à côté de la cabane ? Et ces divers ustensiles, quelles furent leurs parcours ? Quel sera leur usage ? Les légumes ont aussi leur part de fantaisie. Pourquoi cette tomate a-t-elle pris cette forme biscornue ? Comment ces deux carottes ont-elles fait pour s'enrouler l'une sur l'autre ? On les imagine passionnément amoureuses. L'envie nous vient de tout détailler et de fabuler, de raconter à nos petits-enfants l'histoire de ces deux carottes et de cette pomme de terre, de prendre le temps d'arpenter le champ et d'interroger son esprit, dissimulé en chaque recoin.

Au regard de l'agriculture industrielle, cette parcelle tient de l'artisanat, voire de l'amateurisme. L'efficacité et la capacité de production sont limitées, sans parler de la rentabilité. Le bénéfice est ailleurs. Ce qui s'esquisse ici n'est pas qu'un champ, mais un projet de vie et de société, assurément maladroit, encore embryonnaire. L'improvisation d'un autre monde.

Durable, local, écologique... des adjectifs en vogue. Derrière ces leitmotifs, quel est l'imaginaire de ce lieu-ci ? Une tentative, pourrions-nous dire. Une tentative de se ré-enraciner dans la terre, d'échapper à un mode de production dominant et de vivre conformément à ses idéaux. Le lieu dit tout cela. Il s'essaye.

On est très loin du fonctionnel, de l'établi, du planifié. Tout cela va changer, au gré des circonstances et des opportunités, de la réussite ou de l'échec de certaines plantations, des conditions météorologiques, des moyens financiers, des risques d'un éventuel écueil, des idées nouvelles... L'avenir, ici plus encore qu'ailleurs, est en germe. Une certaine utopie cherche à se concrétiser. Ce lieu est une promesse à laquelle on a envie de croire, que l'on voudrait épauler. On se met à rêver à son essor. On se met à espérer un monde où de tels champs enchantés se propageront et donneront le ton.

16a. Au bord de l'eau

« Il faut remercier les dieux d'avoir fait passer les fleuves au milieu des villes ! »¹ aurait dit Proudhon. La formule a le charme d'une contre-vérité : l'urbanisation s'est faite le long des cours d'eau. Que reste-t-il aujourd'hui de cet accostage des villes au bord des fleuves ? Les situations sont diverses, bien entendu. Quelques modèles sont néanmoins récurrents.

Une petite ville en bord de Meuse, en amont de l'industrialisation, dont elle constitue l'un des derniers ressacs. Les quais ont été aménagés pour amarrer les péniches, les charger et les décharger, mais aussi et surtout pour contenir le fleuve. Les rives étaient marécageuses, sujettes aux inondations. Les risques semblent désormais tenus à distance.

Je quitte la ville à pied. Au fil du temps, les lotissements, les zones commerciales et, plus récemment, quelques grands immeubles d'habitation sont venus s'accoler les uns aux autres pour former un tissu urbain devenu dense. Par la force des choses, le fleuve l'interrompt. Il surgit soudain entre deux bâtiments. Me voilà, tout à coup, face à la Meuse.

Comme je franchis le rempart des bâtiments, mon regard se jette sur l'eau et aussitôt le traverse, vers l'autre rive. De prime abord, le lieu ressemble à un bassin portuaire – une surface d'eau saumâtre, dépourvue de toute translucidité, contenue entre deux quais. Ce n'est qu'ensuite, quand mes yeux partent sur la gauche et sur la droite, que cette surface se métamorphose en cours d'eau. Il faut longer la rivière pour que le regard puisse en suivre le cours.

Je marche donc le long du fleuve, sur un quai en béton de plusieurs mètres de haut, en suivant le chemin de halage, lui-même bétonné. Un quai plutôt qu'une berge – la rupture entre l'eau et la terre est abrupte. Cheminer en haut d'un mur, l'exercice est quelque peu périlleux, presque vertigineux. Il suffirait d'un coup de vent un peu violent pour être précipité dans l'eau. Les quelques promeneurs ont la prudence de rester à l'écart du bord.

Les quais n'appellent qu'à peine à la promenade. Si un petit nombre de marcheurs et de cyclistes empruntent cette voie, c'est qu'elle est horizontale et rectiligne,

assez facile d'usage. Ses attraits s'arrêtent là. Non seulement dangereuses, les berges bétonnées sont dépourvues de toute végétation et de toute rive – où l'eau et la terre se toucheraient – et donnent à la Meuse l'aspect d'un simple canal.

Faire d'un cours d'eau un canal, l'industrie en a éprouvé le besoin, tout comme l'urbanisation. Les bénéfices sont certains ; le prix à payer aussi. Ici le fleuve en a perdu sinon son âme, du moins son identité. Coupé de l'ensemble du paysage, il n'est plus qu'un couloir pour la circulation fluviale. La rivière est désormais séparée de la vallée qu'elle a creusée et du relief qu'elle a dessiné, comme si elle n'appartenait plus au corps dont elle est l'artère principale. Pour des raisons fonctionnelles, on lui a ôté la possibilité d'évoluer et d'interagir avec les lieux.

Envers et contre tout, pourtant, la vie s'attache à cette eau figée. Quelques canards y nagent, des mouettes la sillonnent, quelques saules s'efforcent de pousser dans les fissures du béton. Gestes de résistance un peu dérisoires. On imagine ce qu'ont dû être ces berges autrefois – des marécages où grouillait la vie sauvage, des lieux assez hostiles, difficiles d'accès et quelquefois imprévisibles. Depuis lors, nous les avons domestiqués et asservis. Au fil des siècles, la relation des hommes aux fleuves s'est transformée et le visage des cours d'eau en a subi l'empreinte. Ici, l'industrie lourde a gagné la bataille.

Aujourd'hui, cette industrie a sonné la retraite. Nous reste son héritage. À pied ou à vélo, les promeneurs contemporains déambulent dans les vestiges de son activité. Curieux contraste, où nous nous mouvons dans le paysage d'une autre époque. Flânant au bord du fleuve, nous rencontrons surtout les ruines de son exploitation. Sous cette croûte de béton, n'est-ce pas l'esprit du fleuve qui nous enjoint de le libérer ?

Tout laisse à parier que la mobilité douce contribuera à remodeler les traits du site. On végétalisera, on retravaillera les revêtements, on fissurera davantage le béton pour rendre, au moins partiellement, ses droits à la nature, au fleuve lui-même. Un jour, peut-être, il retrouvera son lit et son propre rythme. Peut-être, ici, un jour, pourrons-nous à nouveau

Entendre au pied du saule où l'eau murmure

L'eau murmurer².

Notes

1. La formule était régulièrement citée par Jacques SCHOTTE, professeur de psychiatrie à Louvain.
2. PRUDHOMME, Sully, « Au bord de l'eau », dans *Vaines tendresses*, (1875), Hachette, 2013.

16b. Les quais retrouvés

Il y a à peine quelques années, un boulevard longeait la Meuse, inaccessible aux piétons. Les temps changent, parfois assez vite. Je peux maintenant, en plein centre-ville, me promener sur les quais aménagés pour cet usage. Une rambarde, une grande esplanade, de larges bancs de bois, des talus enherbés, de longues étendues de graminées, des parterres de fleurs et de jeunes arbres. Un véritable parc a surgi le long du fleuve. Là où la voiture donnait le ton, ce sont les piétons, les vélos, les trottinettes qui occupent le terrain. Nombreux sont ceux aussi qui se posent, s'asseyent ou se couchent, seuls ou en couple sur les bancs.

Je me laisse aller à flâner sur ce quai. Je détaille la silhouette de la nouvelle passerelle, j'observe les attitudes des autres passants, les immeubles sur l'autre rive, la vie qui s'active sur les péniches qui sillonnent le fleuve, les couleurs de l'eau, la silhouette des nuages... des pans entiers du paysage urbain que les automobilistes ignoraient. Je perçois bien sûr que l'eau est toujours aussi sale et nauséabonde, que l'air reste saturé de gaz d'échappement et que le boulevard continue de bourdonner dans mon dos. Il me faut faire un choix dans mes sensations et me focaliser sur ce qui m'attire.

En quelques pas, je suis à la capitainerie et au port des yachts. Un monde singulier, ici en pleine ville, qui jusqu'à présent vivait un peu replié sur lui-même. La route et la circulation tendaient à l'isoler. Pour aller à sa rencontre, il fallait auparavant franchir bien des obstacles. Aujourd'hui, au hasard de mes déambulations, je découvre les bateaux et un improbable fatras – des cordages, des amarres, des bouées...

En quelques pas, je traverse le boulevard et me replonge dans la ville.

Les aménagements contemporains de ces quais, à la faveur de la mobilité douce, donnent un autre tempo à la ville. Même si des rues piétonnes étaient présentes de longue date, dévolues au commerce, elles n'étaient le plus souvent que l'occasion de regarder les vitrines. On y faisait du shopping sans vraiment s'y promener. On ne regardait pas la ville. Les façades elles-mêmes, au-dessus des magasins, passaient inaperçues. Et que dire des lointains ou du ciel ? Étaient-ils vraiment présents ?

La lenteur de la promenade nous rend à la contemplation. Notre regard et tous nos sens vagabondent, vont et viennent au hasard des rencontres. Un autre rythme voit le jour. Ce n'est pas seulement que nous nous déplaçons plus lentement, c'est surtout que, par bonds, nous allons de découverte en découverte – une joggeuse en rastas, un bateau bariolé, un reflet émeraude dans la Meuse... Pour le promeneur, la ville est faite de rencontres aléatoires. Son écriture est poétique.

Il y a autre chose encore. Ces allées le long du fleuve relient les lieux entre eux. En souplesse, nous y passons d'une rive à l'autre, du port de plaisance au cœur de la « Cité ardente », d'un quartier résidentiel à un quartier commercial. La ville est faite de zones distinctes, presque étrangères les unes aux autres. En voiture, ou par les transports en commun, d'un trait nous passons de l'une à l'autre, de la maison au travail, de la maison aux boutiques... Faire le trajet à pied ou à vélo recoud les morceaux entre eux, retisse la tapisserie urbaine. Par ses quais, la ville se rassemble.

Cette revalorisation des bords de Meuse a des qualités esthétiques incontestables. Le choix des matériaux et des végétaux, le galbe des bancs et des parterres ont leur style, contemporain et singulier. Toutefois, sous cette recherche esthétique, s'exprime un nouveau mode de vie. Les citoyens changent de comportement, la ville change d'humeur, son visage se fait plus avenant.

La mondialisation a une multitude de profils. Elle nous précipite dans une mobilité pressante, nous fait courir en tous sens, circuler sur de grandes distances, nous connecter aux quatre coins du monde. Elle engendre à rebours un désir de se poser, de prendre son temps, sinon de s'arrêter du moins de se mouvoir au gré de l'imprévu, sans gestion ni planning. Nonchalance assumée. La grande vitesse suscite le désir de lenteur. Là où croît la rentabilité croît aussi l'envie de gratuité. Plutôt que de s'opposer, elles se superposent, s'enchevêtrent. Les différents profils de l'urbain se rassemblent en un seul visage, multiple et changeant.

« La pratique du quartier introduit de la gratuité au lieu de la nécessité ; elle favorise une utilisation de l'espace urbain non finalisé par son usage seulement fonctionnel. »¹ Un demi-siècle après les analyses de Michel de Certeau, l'invention du quotidien semble s'être déplacée, débordant du quartier pour se répandre à travers la ville. Quand nous parvenons à échapper à l'efficacité, nous

flânons autour de chez nous, mais aussi un peu partout dans la ville, au hasard des chemins qu'elle nous offre, qui tous se versent dans son berceau, le fleuve.

Notes

1. DE CERTEAU, Michel, GIARD, Luce, MAYOL, Pierre, *L'invention du quotidien*, tome II, op. cit., p. 23

17a. Une valériane dans la fissure

Soucieux de propreté, attentifs à notre image sociale ou préoccupés d'entretenir ce qui pourrait se dégrader, nous balayons devant notre porte. Entre les pavés, résolument, les « mauvaises herbes » reconquièrent le terrain.

Dans une marche fissurée de l'escalier, une valériane s'est faufilée. Jour par jour, feuille par feuille, fleur par fleur, elle grandit, gagne du terrain. Je lui laisse sa chance. Peu à peu, elle déborde et recouvre la marche. Cette fissure dans le pavé, à laquelle je ne faisais pas attention, – l'effritement est la destinée banale des vieilles pierres –, prend vie. Cette fracture jusqu'à présent insignifiante se découvre sous un jour nouveau. À chaque fois que je rentre à la maison, j'y jette un œil complice.

Rien que d'ordinaire dans cette touffe de végétal. Ce contre quoi chacun lutte au quotidien – une détérioration qui, petit à petit, grignote nos lieux de vie. En soi, un détail, qu'on élimine d'un geste pour éviter qu'il ne s'étende. Si nous le laissons se développer, il pourrait bien vite prendre le dessus et abîmer, ou même détruire, ce qui nous a coûté de l'argent et du travail.

Cette fleur dans l'escalier n'est qu'une pointe de laisser aller, qui pourrait passer inaperçue. Seul un regard myope, un tantinet maniaque, la remarque. Regarder l'herbe qui pousse entre les pavés... autant dire se focaliser sur un détail. En scrutant cette pousse rebelle, je vois le minéral se fendre, je vois des courbes vivantes coloniser un monde d'angles et de fractures, une touche de verdure se faufiler dans les gris. Le tout en gros plan, dans l'ignorance du contexte. Vision onirique, un peu candide.

Autre chose toutefois se laisse deviner – le fond de la fissure. Cette fêlure dérisoire ouvre sur la pénombre où toute vie finit par s'effondrer. « D'où les choses ont leur naissance, vers là aussi elles doivent sombrer en perdition. »¹ Cette faille dans l'escalier n'est-elle pas l'écho de celle qui, peu à peu, mine notre vie ? « Toute vie est bien entendu un processus de démolition »² disait, dans une

lucidité glaçante, Scott Fitzgerald dans « La fêlure », sa dernière nouvelle. Toute fêlure donne sur un gouffre.

Le jour décroît ; la nuit augmente, souviens-toi !

Le gouffre a toujours soif ; la clepsydre se vide³.

Ici, au contraire, du gouffre remonte la vie. Par une fente d'où la terre s'est offerte au ciel, elle a surgi. La faille où tout s'effondre est aussi le seuil d'où tout émerge. Du fond obscur, où notre regard se perd, une fleur a vu le jour.

Non seulement une fleur, tout un univers. Dans un début de ruine, le végétal regagne du terrain. Reconquête infime, qui néanmoins révèle tout autre chose. En cette bribe de nature qui s'est glissée au seuil du quotidien se découvre un monde qui nous ignore, nous précède et nous déborde. Sous le temps de notre vie domestique, celui des horloges, et sous le temps même de l'histoire, une autre vie suit sa poussée, un autre temps perpétue son flux. Le sauvage est à notre porte sous les dehors d'une valériane.

Ce n'est bien sûr qu'une herbe, le fruit d'une négligence... mais aussi le premier signe d'une altérité troublante.

Échappé de la fissure, l'esprit de l'herbe folle surgit, ambivalent, oscille entre l'insignifiant, parfois mignon, et la sauvagerie, toujours démesurée. Bien peu de choses, si ce n'est l'indice d'une toute puissance qui nous dépasse, et de loin. Nous pouvons lui résister, veiller à l'entretien. Nous pourrions aussi la laisser nous submerger et assister à la ruine de notre propre monde. Quelle que soit notre attitude, nous sommes voués à un entre-deux, à cheval entre la vie domestiquée et l'inapprivoisable.

Cette valériane dans l'escalier est l'aveu de notre équilibre vacillant.

Notes

1. ANAXIMANDRE, cité par NIETZSCHE, Friedrich, « La philosophie à l'époque tragique des Grecs » dans *Écrits posthumes 1870 - 1873*, Gallimard, 1975, p. 225.
2. FITZGERALD, Francis Scott, *La Fêlure*, Gallimard, 1963, p. 475.

3. BAUDELAIRE, Charles, « L'horloge », dans *Les Fleurs du mal*, op. cit., p. 81.

17b. Pétunias et bégonias

Pétunias et bégonias, géraniums et impatientes. Ces fleurs annuelles semblent indémodables. À chaque printemps, elles ressurgissent sur les marchés et colorent nos villes et de nos villages. Les vieilles habitudes ont la vie dure et garderont longuement leurs adeptes.

Images souriantes de la ville, les pétunias et les bégonias doivent assurément le succès à leur éclat. Rouge vif, mauve tranché, rose bonbon, blanc immaculé. En larges aplats et en combinaison avec une pointe de jaune, l'effet sera assuré : ça « flashe » ! Presque autant qu'une enseigne publicitaire. Dépourvues d'enjeu mercantile, ces fleurs en sont d'autant plus sympathiques.

Ma ville les aime sculpturales, en grandes compositions, en forme d'abeille, de lapin ou d'ourson... ou bien en grands cônes, tantôt posés à même le sol, tantôt suspendus aux réverbères. Ces montages sont constamment renouvelés, perpétuellement arrosés et entretenus, clinquant d'un bout à l'autre de la saison. Manifestement, les autorités en sont très fières et certains de mes concitoyens semblent les aimer. Je les trouve parfaitement kitsch.

Y a-t-il vraiment là de quoi fouetter un chat ? Tout cela n'est-il pas bon enfant et inoffensif ? Sans doute un peu onéreux. Assurément étranger à toute forme de développement durable, même si sa nature végétale pourrait en donner l'illusion. On me dira qu'il y a d'autres enjeux économiques et sociaux bien plus décisifs. La vie est dure... si quelques pétunias peuvent rendre les rues plus attrayantes, n'est-ce pas en soi un bienfait ?

Détrompons-nous. La question de l'image n'est pas anecdotique. N'importe quel publiciste en témoignera. L'économie elle-même en est tributaire. Plus fondamentalement, l'image est toujours l'expression d'un imaginaire et d'une tournure d'esprit.

Quel imaginaire se cache donc sous les pétunias ? Celui d'une surface de couleur dépourvue de toute spatialité, celui d'une forme découpée de toute appartenance à un fond¹, digne d'un coloriage enfantin. Dans une fresque de Piero della Francesca, dans une aquarelle de Turner ou dans une toile de Rothko, la couleur

engendre de l'espace, les formes émergent du fond. De même, l'ocre des façades de Sienne ou le rose de celles de Toulouse émanent du fond des briques et contribuent à l'appréhension de l'espace urbain. De même encore, dans une comparaison peut-être plus adéquate, le blanc des fleurs de cerisiers ou le léger rose de celles d'abricotier éclosent des arbres eux-mêmes et transfigurent l'ensemble du paysage. Ces couleurs disent une profondeur à laquelle aucun coloriage ne pourrait prétendre.

Ces pétunias, ces bégonias, ces géraniums, ces impatientes ne se tiennent qu'à la surface du monde et de nos esprits. S'ils donnent le change – un masque souriant –, ils ne sont qu'un semblant, un maquillage vulgaire et tapageur. Que ces plantes soient des annuelles, en pots ou en montages déposés loin du sol, est un des signes de leur artifice. Elles flottent en suspension, provisoirement, sans le fond qui pourrait leur donner une épaisseur de réalité. Leur imaginaire n'est qu'une image.

Les vraies couleurs d'une ville ne sont pas ce bariolage superficiel dont on l'affuble, mais celles qui sortent de ses murs, celles qui suintent de son tissu végétal, celles qui rayonnent de ses activités. Les vraies couleurs d'une ville, son vrai visage, émanent de son intériorité.

Notes

1. MALDINEY, Henri, « L'art et le pouvoir du fond », dans *Regard, parole, espace, L'Âge d'Homme*, 1973, pp. 173 et ssq.

18a. Le complexe hors sol

À l'entrée des villes, nés de rien, ils surgissent, étalés et massifs, prêts à accueillir les foules. Une grande piste, un grand stade, une piscine et des salles de sport. Leur rôle social est bénéfique, même essentiel. Pourquoi faut-il donc qu'ils soient toujours en rupture avec les lieux ? Les stades antiques, grecs ou romains, taillés dans la colline, ne la défiguraient pas.

Celui-ci en vaut mille – il s'étale. Récemment rénové, il en est d'autant plus criard. Un sol bien vif, des murs en béton lissé, de grandes baies vitrées, un vaste parking... Un centre sportif comme tant d'autres et qui ne surprend guère.

Dans la piscine, on nage. Dans les salles de sport, on fait du sport. Sur le stade, on court. Pourquoi prêterait-on ici attention au paysage ? Dans les activités sportives, comme dans bien d'autres situations, « le paysage ne peut surgir que comme une gêne, un peu à la façon d'une averse torrentielle. »¹ Le sport – du moins un certain sport – vit dans son propre espace, détaché des lieux. Les aménagements qui lui sont destinés en sont la preuve.

Ici, c'était la campagne, et un quartier résidentiel gagnait peu à peu du terrain. Il y avait de l'espace disponible à proximité du centre. L'implantation était toute trouvée ! Le centre sportif a supplanté les prairies. Aujourd'hui encore, je peux facilement les imaginer. Il me suffit d'effacer le complexe du regard pour qu'il reste une grande étendue plane. La facilité de l'exercice laisse bien entendre que ces infrastructures sportives ne sont que déposées sur les lieux, hors sol.

Ou plutôt, le sol a été enseveli sous le complexe. Les prairies, le léger relief, le ruisseau, les haies, les arbres... tout cela a été arraché, arasé ou enfoui. Fidèle au cours de l'histoire, aux nécessités sociales et économiques, un site s'est substitué à un autre, presque sans reste.

Certes, de la végétation pousse toujours – des peupliers d'Italie le long du parking, des pruniers du Japon sur la place voisine et des haies à l'arrière. Rien toutefois de naturel, rien surtout qui soit antérieur aux aménagements actuels. Ces arbres et ces arbrisseaux ne sont qu'une façon de décorer les abords, un complément optionnel. Rien de structurel.

« Marcher n'est pas un sport, nous dit Frédéric Gros. Le sport, c'est une question de techniques et de règles, de scores et de compétition [...]. Le sport, c'est évidemment le sens de l'endurance, le goût de l'effort, la discipline. [...] Mais c'est encore du matériel, des revues, des spectacles, un marché. »² Le propos est contestable. Il traduit une certaine vision du sport, qui pourrait être tout autre chose – une façon de s'éprouver dans son corps, d'être par son corps avec les autres et d'être en corps à corps avec le monde. Si le sport, au lieu d'une compétition et d'une performance, était une façon d'être présent au monde ? Alors, peut-être, l'endroit où nous courons, où nous bondissons, où nous nageons, où nous faisons des efforts, mériterait toute notre attention. Et si le lieu faisait partie du sport ?

Cette autre conception de l'activité sportive pourrait réunifier l'espace du sport et celui du paysage. Il engendrerait d'autres aménagements que plus personne ne nommerait « centre » ou « complexe ». Les formes du relief, la matière du sol, la présence de monde végétal et animal, la fraîcheur ou la chaleur de l'air, de l'eau, les souffles du vent, le calme autour de soi, la vue sur les lointains, les traces du passé... seraient les attributs de tels lieux. Les rythmes du sport s'y accorderaient – à nouveau – aux temps du paysage.

Le temps des complexes sportifs est, on pourrait l'imaginer, compté. Visiterait-on un jour leurs vestiges ? La chose est peu probable. « L'histoire à venir ne produira plus de ruines. Elle n'en a pas le temps. »³ Fort heureusement.

Notes

1. STRAUS, Erwin, *Du sens des sens*, Millon, 2000, p. 380.
2. GROS, Frédéric, *Marcher, une philosophie*, Flammarion, 2011, pp. 7-8.
3. AUGÉ, Marc, *Le temps des ruines*, Galilée, 2003, p. 148.

18b. Perpétuelle, la fontaine

L'eau qui coule est toujours hypnotique. Elle chante, invisible. Immuable, elle jaillit. Imprévisible, elle scintille. Ses rythmes se répètent, restent insaisissables. « Le perpétuel et son bruit de source. »¹

Ici, dans ce recoin, la ville est née, aux abords d'une source s'est édifiée. Peu de choses : un jet d'eau qui sort de la colline. Intarissable. J'y reviens comme en pèlerinage. Au fond de la place, derrière la collégiale, l'histoire semble l'avoir oubliée, être passée à côté d'elle.

Elle surgit d'une gueule de lion, patinée par les ans, se jette dans un bassin, s'écoule dans un autre, un troisième, et disparaît sous terre. Les pierres bleues et les pavés qui l'entourent ont subi ses assauts. Irrégulièrement polis, ils en gardent l'empreinte. Certains moellons, si résistants pourtant, sont à moitié rongés. Imperturbable, elle les a érodés.

À son chevet, la colline se conclut en un mur de pierres de taille. Des blocs aux formes indécises, aux nuances de gris et de roux. Sortis de terre depuis peut-être un millénaire, ils semblent eux aussi immuables, faire corps avec le lieu.

En surplomb de la fontaine, trônant dans une petite niche, la Sainte Patronne de la ville, de sa main tendue, lui fait don d'une église. Plus ancestral que toute croyance, que tout temple, le sacré ne coule-t-il pas ici depuis le fond des temps ? Surgissement perpétuel « marquant l'accueil de ce qui, oublié, n'en est pas moins là, comme à la source l'eau. »²

De ces fontaines qui « s'avancent dans l'éternité »³ affleure un autre temps, sans temps⁴. Elles nous le susurrent en échos poétiques. Un présent sans histoire, une éclosion dans l'immobile. Elles coulent hors des siècles. Présents, passés, futurs s'y enlacent. Toujours jaillissantes, sans évolution, sans projet. Leur temps, à chaque instant, « naît à nouveau et immédiatement de l'éternité. »⁵ Tellement lointain du nôtre, il surgit dans le nôtre. « Énigme, ce qui naît d'un jaillissement pur ! »⁶

Sous les strates patrimoniales de cette fontaine – la survivance du passé dans l'actuel –, émerge un fond métaphysique – au présent, l'écho de l'origine.

Le lieu est préservé de tout aménagement contemporain. La chose est salubre. La modernité n'y aurait sa place qu'à se fondre dans l'immémorial. À l'eau qui sourd, « sans jamais aucun âge »⁷, seule la pierre qui retourne à la terre est offrande.

Notes

1. BRAQUE, Georges, *Le jour et la nuit*, Gallimard, 1952, p. 30.
2. DU BOUCHET, André, *Cendre tirant sur le gris*, Clivages, Paris, 1986.
3. RILKE, Rainer Maria, « Huitième Élégie de Duino », dans *Œuvres II*, Seuil, 1972, p. 335.
4. « O éternité, temps sans temps » BACH, Jean-Sébastien, Cantate BWV 60, *O Ewigkeit, du Donnerwort*, texte de Johann Rist.
5. SCHELLING, Friedrich Wilhelm Joseph, *Les âges du monde (1811-1813)*, Ousia, 1988, p. 142.
6. HÖLDERLIN, « Le Rhin » (1801), dans *Œuvres*, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1967, p. 850.
7. JACCOTTET, Philippe, *Notes du ravin*, Fata Morgana, 2001, p. 11.

Le bal des lucioles

« Nous sommes faits de la même étoffe que les songes. »

William Shakespeare

Ce que nous reconnaissons perd de son étrangeté. Suffit-il d'accoler une notion aux choses pour les maîtriser, en les classant dans notre catalogue intérieur ? L'ombre qui passe est un chat, ce visage, celui d'un collègue, cette feuille, une feuille de marronnier. Nul besoin de s'y attarder, de scruter à l'affût d'un indice. Tout a rejoint sa place, au sein du bien connu.

À l'occasion, la réalité nous résiste : impossible de remettre un nom sur une voix, sur une odeur. Étrange inquiétude que nous surmonterons en cherchant la clef du bon tiroir. La solution nous attend, le mot adéquat se tient tapi. À force d'observations, nous le débusquerons. Nous finirons bien par connaître la réponse.

Mais pouvons-nous encore découvrir ce que nous connaissons bien ? Chercher au-delà du bien connu l'énigme qui persiste ?

Inutile de partir au bout du monde, il suffit d'aller au fond du jardin.

Une soirée de juin. La nuit est tombée, il fait très doux. Un petit point de lumière apparaît soudain, déambule dans l'air. Quelques autres le suivent. De petits insectes nocturnes phosphorescents – petites pointes de poésie papillonnant dans le quotidien. Au premier coup d'œil, je les reconnais. Ce sont des lucioles. Les premières de cette année, comme chaque année. L'espèce se raréfie, demeure courante. Aucune raison de s'extasier. Les touches de lumières ont trouvé leur identité, leur explication. Je pourrais passer à autre chose.

Mais ce soir, je n'y résiste pas ; je m'envole avec les lucioles. La pénombre du jardin est redevenue la nuit éternelle. Les papillons ont ôté le masque de leur nom. Ils ne sont que des lueurs dans l'air. Virevoltantes. Incertaines, maladroitement. Elles surgissent soudain, clignotent un instant, s'effacent dans la nuit. Réapparaissent. Redisparaissent.

Elles semblent s'ignorer, ondulent chacune pour elle-même, s'accordent pourtant,

de loin. Les compter est difficile : une isolée par-ci, une grappe par-là, une autre là-bas. Les deux grappes se rejoignent. Quelques étincelles s'éteignent. Tout à coup elles sont partout.

La nuit s'avance dans l'éternité. Les lucioles vont, viennent, dans l'immobilité. Perpétuel ballet, dans l'obscurité de tout printemps.

Tout n'est plus que songe. Le temps d'un instant, mon temps, notre temps, s'est emmêlé au temps des lucioles. Et notre quotidien se réfléchit dans leur lumière obscure. Elles nous ont ouvert la porte d'un autre monde. Le nôtre, devenu tout autre.

L'ordre du bien connu a basculé. L'inconnu l'a enveloppé. Nous croyions observer des lucioles et nous voilà lucioles, tâtonnant au seuil de la nuit. Nos occupations si déterminées, nos obligations si pressantes, nos grandes actions elles-mêmes... des virevoltes incertaines, des ondulations indécises, des clignotements furtifs, dérisoires, mais solennels. Infimes, nos gestes s'accordent à l'énigmatique. Nous nous avançons dans l'éternité. Nous allons, nous venons, dans l'immobilité. Perpétuel ballet, dans le mystère de toujours.

Ce ne sont des lucioles qui volent au fond du jardin, c'est le fond de nos vies qui papillonne dans la nuit.

Ré-imaginer les lieux

Les lieux nous disent leur splendeur et leurs blessures, leur harmonie et leurs tensions, notre prosaïsme et nos espoirs... Ils nous disent l'état du monde, nous parlent de sa fragilité. En somme, les lieux nous parlent, sans faux-semblant, de politique.

L'évolution contemporaine des modes de production, de la mobilité, du commerce et des moyens de communication change le visage de chaque paysage. Dans ce monde en réseaux, les lieux, qu'ils soient au cœur des centres urbains, en périphérie, à la campagne ou aux bouts du monde, vivent à l'heure de la mondialisation.

La vie des lieux ne serait-elle que la manifestation de l'économie ? Pour une part certainement, pour une part seulement. L'économie ne peut exister qu'à s'enraciner dans un sol bien plus profond qu'elle-même – une présence à l'espace environnant, une respiration entre soi et le monde. Comment vivre sinon relié à la terre, ouvert à l'air, infiltré d'eau, pétri de lumière, en interaction avec d'autres vivants – végétaux, animaux et humains ? Conditions élémentaires de toute vie, qui sont la vie elle-même des lieux.

Ces conditions de vie prennent des formes multiples en fonction des contextes économiques, mais aussi des mentalités, des liens sociaux, des références culturelles, des priorités, des passions, des rêves de chacun et de tous. La mondialisation ne peut que partiellement imposer un mode d'aménagement du territoire. En prise avec les lieux eux-mêmes, chacun et chaque communauté s'approprie les contraintes de notre époque de façon singulière. Partout et toujours, l'imaginaire reste décisif.

L'imaginaire des lieux révèle l'imaginaire des hommes, leur misère ou leur richesse culturelle, leur stéréotypie ou leur créativité, leur dépendance à l'égard des modèles dominants ou leur aptitude à en concevoir d'autres. Cet essai s'en veut un témoignage. Il assume sa partialité, n'aspire qu'à être discuté, en appelle à être multiplié.

Ces pages voudraient surtout ouvrir la porte à une éthique du paysage. Si nos

modes de vie se traduisent dans les lieux et les transfigurent, alors nous nous devons aussi d'interroger notre impact sur les paysages, non seulement du point de vue écologique, mais aussi social, culturel, esthétique... humain en général. Les paysages disent nos valeurs. Non pas celles que nous prôtons de façon sentencieuse et idéaliste, mais celles que nous pratiquons effectivement.

« L'urbanisme et l'architecture ont toujours parlé de pouvoir et de politique. Leurs formes actuelles, la multiplication des aires de misère, des camps, des sous-produits de l'urbanisation sauvage sous l'entrelacs brillant des autoroutes, des lieux de consommation, des tours, des quartiers d'affaires et des hauts lieux du tourisme, montrent assez la cynique franchise de l'histoire humaine. Ce sont bien nos sociétés que nous avons sous les yeux, sans masques, sans fard. »¹ L'irrespect de l'humain se traduit par un irrespect des lieux. L'irrespect des lieux trahit un irrespect de l'humain.

Faut-il se contenter de ce constat désenchanté ? Fuir les lieux qui nous blessent, ceux qui nous sont détestables et nous réfugier dans ceux qui nous caressent, ceux auxquels nous adhérons ? L'attitude, même si nous avons tous tendance à la pratiquer, est problématique. D'une part, elle est l'apanage de privilégiés. D'autre part, elle est pleine d'ambiguïté. Les lieux « charmants » peuvent cacher un envers. Les gâchis sociaux, esthétiques, économiques ou écologiques ont parfois un joli minois. L'époque soigne toujours sa vitrine, ses apparences.

Que faire sinon agir ? Quoi que nous fassions, chacun à notre échelle, nous sommes les acteurs du paysage. Nos comportements se traduisent tôt ou tard dans la réalité des lieux. Nos aspirations, nos rêves se concrétisent, infléchissent le devenir des paysages et métamorphosent leur visage.

Interroger nos rêves pour agir sur le paysage. La proposition a de quoi faire sourire et paraîtra sans doute dérisoire. Cet essai la revendique pourtant. La politique s'immisce et se joue dans chaque geste du quotidien. L'adhésion massive à des valeurs et à des choix non réfléchis a un impact incontestable sur l'évolution des lieux. En prendre la mesure est un premier pas, essentiel.

Nos actions sur le paysage sont le plus souvent imperceptibles. Elles suivent deux orientations concomitantes. L'une, manifeste et explicite, consiste à changer les lieux pour esquisser de nouveaux modes de vie. L'autre, indirecte et bien plus insaisissable, cherche à changer nos modes de vie pour modifier les lieux.

Changer les lieux pour esquisser de nouveaux modes de vie. Un travail d'urbaniste et de paysagiste. Depuis des siècles, ces professionnels en ont conscience : leurs interventions sur le territoire orientent les comportements. Les projets de PAYSAGE sont des projets de société. Comment favoriser l'automobile ou privilégier la « mobilité douce » ? Comment soutenir les « grandes enseignes » ou le « commerce de proximité » ? Comment renforcer un modèle agricole productiviste ou en encourager l'émergence d'une alternative ? Comment promouvoir l'habitat pavillonnaire ou la rénovation des centres urbains ? Comment aménager les quartiers défavorisés, comment favoriser la mixité sociale ? Comment renforcer les échanges internationaux, comment réinvestir les particularités locales ? Comment rendre la culture visible et quelle culture mettre en valeur ? Comment articuler la sphère privée et l'espace public ? Comment inviter la nature dans notre quotidien ? ... Ce sont des enjeux de taille. Proposer une réponse urbanistique ou paysagère demande une imagination spatiale, une façon de mettre en forme les lieux pour orienter la manière dont ils seront abordés, investis, « pratiqués »².

Changer nos modes de vie et, en conséquence, modifier les lieux. Une attitude de tout un chacun. Faire le choix d'une forme d'habitat, le choix d'un mode de transport, le choix d'une carrière professionnelle, le choix d'un type de commerce, d'une forme d'alimentation, d'un voyage, d'une activité culturelle ou sportive... ces actions ordinaires impliquent elles aussi des enjeux majeurs. Toutes ces pratiques ne peuvent se réaliser qu'en un lieu singulier, qu'elles favorisent au détriment d'un autre, qu'elles redessinent à leur usage ou dont elles soulignent le dessin. « L'invention du quotidien », est elle-même une imagination spatiale, une poétisation des lieux³.

Ces pratiques s'approprient les lieux. Loin de n'être qu'instinctives, nos habitudes reposent sur un imaginaire qui en esquisse les voies. Un imaginaire qui forme simultanément l'espace où ce quotidien s'inscrit. Nos lieux de vie sont aussi le produit de nos gestes. Insensiblement, peu à peu, nous dessinons un monde à notre image.

L'usager est un acteur des lieux. Il métamorphose la scène où il joue. Il marque son environnement et participe à la genèse du paysage. Si les aménagements architecturaux, urbanistiques ou paysagers sont des décisions politiques et économiques qui souvent sont prises « d'en haut », ils restent toujours tributaires

de leur succès. Sans doute, ce succès est-il en général bien orchestré, à grand renfort de médiatisation. Il n'empêche : le citoyen est roi. In fine, c'est lui qui décide d'investir tel lieu ou tel autre. C'est lui qui se reconnaît dans tel paysage ou dans tel autre, le fait sien et le modifiera à l'occasion. Comment cette reconnaissance et cette appropriation se font-elles ? Les moyens financiers de chacun sont bien sûr un argument ; la culture et l'imaginaire restent le moteur.

L'imaginaire a la mainmise sur le paysage. Il lui donne forme, le transforme, l'imprègne. Les ressorts de cet imaginaire restent une énigme. De quels tréfonds émerge-t-il ? Ces « tréfonds », créateurs d'espace, ne sont-ils pas faits de la même étoffe que les paysages eux-mêmes ? Notre vie intérieure, nos rêves, nos rêveries, nos souvenirs, nos envies et nos projets sont gorgés d'eau et de terre, de sol et de ciel, de proches et de lointains, d'encombrements et d'ouvertures, de limites et d'horizons⁴. Les paysages sont en nous et nous vivons, hors de nous, en eux. Ils nous habitent autant que nous les habitons. Les lieux parlent à notre intériorité qui s'y retrouve, ou s'y perd.

Le paysage et notre imaginaire, les lieux et nos vies sont en osmose. Les mouvements mêmes du paysage infléchissent nos propres mouvements. La forme de colline dicte la forme du chemin et le rythme de nos pas. La nature du sol détermine le choix des cultures et les gestes du cultivateur. La structure du relief esquisse l'implantation du bâti et les manières d'habiter. Les rives des fleuves accueillent les villes. Le commerce suit le sens de la vallée... Les formes auxquelles nous soumettons le paysage épousent ses propres formes.

Néanmoins, depuis un siècle, le divorce a eu lieu et n'en finit pas. Les figures que nous imposons au paysage lui sont étrangères. Les sols sont aplanis, les fleuves canalisés, les axes routiers sont des balafres, les bâtiments des coups de poing, les zones commerciales un ensemble de boîtes à chaussures, les plantations surgissent hors sol, tout semble implanté arbitrairement. Nos interventions sont en désaccord avec les lieux et les lieux en désaccord avec eux-mêmes. Ne serait-il pas l'heure de nous ré-enraciner dans les lieux, de les ré-imaginer en harmonie avec eux-mêmes et avec nous-mêmes ?

Une multitude de propositions contemporaines vont en ce sens. Les unes ont déjà rejoint leur voie, d'autres sont encore embryonnaires. Certaines feront leur chemin, d'autres tourneront court. Elles tentent de retrouver les lieux, en quête d'un autre ancrage dans la terre, lié à d'autres modèles économiques, sociaux,

culturels... Un avenir s'y cherche. Plus encore, une autre manière de vivre, un autre rythme, un autre temps. Parce que la métamorphose des espaces est simultanément celle des temporalités. Parce que les lieux sont aussi des temps.

Les temps du paysage : là se nouent peut-être tous les fils de notre réflexion. Chaque lieu nous parle, au rythme de sa respiration, du temps qui est le sien. Si certains lieux sont voués à la vitesse – toujours à la mode –, d'autres semblent destinés à la lenteur – désormais en vogue. Ce n'est là qu'une opposition encore superficielle. Les temps du paysage sont divers, complexes, entrelacés. Certains lieux sont d'aujourd'hui, d'autres d'autrefois. Certains rassemblent l'ancien et le contemporain, d'autres marquent leur rupture. Certains s'élancent vers l'avenir, d'autres s'enfoncent dans la décrépitude. Certains papillonnent à la surface de leur fonction présente, d'autres sont lourds de souvenirs. Certains se sont endormis, d'autres ne tiennent pas en place. Certains ne se meuvent que dans l'histoire humaine, d'autres enfoncent leurs racines en des rythmes naturels. Certains ne seront qu'éphémères, d'autres se gravent dans l'immuable. Certains ont la saveur d'un instant, d'autres un arôme d'éternité... ou d'un instant d'éternité.

Chaque paysage enfante son temps

Comme la terre une eau

Notes

1. AUGÉ, Marc, *Le temps des ruines*, op. cit., p. 148.
2. DE CERTEAU, Michel, *L'invention du quotidien*, op. cit., tome I, pp. 139 et ssq.
3. *Ibid.*, tome II, p. 24.
4. Les œuvres philosophiques de Gaston BACHELARD et celles, de psychiatrie phénoménologique, de Ludwig BINSWANGER et de Hubertus TELLENBACH ont largement ouvert ce champ d'investigation.

À propos

Les lieux parlent. Ils disent une manière de vivre et traduisent une mentalité. Comme en entrant chez quelqu'un, nous entrons dans son monde, de même en visitant une ville, nous nous imprégnons d'un certain art de vivre et en découvrant un paysage, nous pressentons toute une culture. Chaque lieu exhale son propre imaginaire.

Toujours et partout, la vie épouse les lieux. Aujourd'hui, nos lieux de vie en disent long de notre époque, de nous-mêmes. Nos paysages portent la marque de la mondialisation. À côté de chez nous, elle se traduit dans des lieux très contrastés, porteurs d'états d'esprit très divergents. Ces différents paysages ont la particularité de se retrouver parfois côte à côte, parfois aussi de s'emmêler.

Cet essai propose trente-six lectures de paysages contemporains mis en miroir. En contrepoint, ces variations cherchent à dévoiler l'imaginaire de chacun de ces lieux et à éclaircir les possibilités d'avenir qui s'y esquissent. En s'efforçant de lire les lieux que notre société engendre, ce livre interroge son devenir, ses devenirs multiples et contradictoires.

Depuis 1998, Vincent Furnelle enseigne la philosophie du paysage à Gembloux. Sa pensée, attentive aux multiples enjeux éthiques sous-jacents à l'évolution de nos paysages, reste proche de l'expérience sensible. Il aspire à la clarté sans renoncer à la complexité.

L'image de couverture est extraite de « Vue de Delft » (vers 1660-1661) de Johannes VERMEER (Mauritshuis, La Haye).